

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 34 (1889)
Heft: 12

Artikel: Nos fortifications alpestres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXIV^e Année.

N^o 12.

15 Décembre 1889

Nos fortifications alpestres.

I.

L'article sur les *fortifications du Gothard* publié dans notre dernier numéro, d'après le *Nouvelliste Vaudois* de Lausanne et le *Monatschrift* de Frauenfeld, évoquait, en passant, les écrits du regretté professeur Eugène Rambert. C'était à juste titre. Et à cette occasion notre attention a été reportée sur les diverses phases par lesquelles cet important objet d'actualité a dû passer avant d'aboutir à l'état actuel, qui n'est peut-être encore que transitoire, vu les incessants progrès en la matière et le soin vigilant que leur voue notre bureau du génie.

Un coup d'œil rétrospectif à cet égard ne sera pas superflu, comme nos lecteurs en jugeront.

Non seulement il sera d'une utilité incontestable au point de vue général, c'est-à-dire en ce qui concerne le rôle que nos nouvelles fortifications, soit permanentes, soit passagères, peuvent être appelées à jouer, mais il nous permettra de combler une lacune et même de remplir un devoir envers la mémoire de Rambert. Nous lui avons jadis promis de nous occuper en détail du remarquable chapitre « Notre forteresse » publié en 1868, dans la troisième série des « Alpes Suisses » ; mais cette promesse fut traversée par divers empêchements indépendants de notre volonté, notamment par la grande mobilisation de 1870-71. Ce n'est pas trop tard aujourd'hui pour nous en acquitter, et même le moment ne fut jamais plus favorable.

Nous reproduirons tout d'abord les principales pages de ce chapitre avec quelques notes et éclaircissements :

« Congrès, grandes armées, folles dépenses, canons rayés, fusils Chassepot, dit E. Rambert dans le chapitre sus-mentionné : tel est le train de ce siècle, qui ne cesse de soupirer après les bienfaits de la paix. Un écho de ces bruits de guerre retentira-t-il jusque dans ces pacifiques volumes ? Pourquoi non ? Les Alpes sont une forteresse. Elles ont vu plusieurs combats ;

peut-être en verront-elles encore. Qui de nous en visitant ces champs de bataille où nos pères ont conquis leur indépendance n'a pas attribué une part de la victoire à ces monts où ils s'appuyaient ? Qui de nous, en passant les défilés des Alpes, ne s'est pas dit cent fois : « Voilà notre force et notre rempart ? »

De quel secours nous a été le rempart des Alpes ? De quel secours pourrait-il nous être aujourd'hui ? L'auteur de ces pages s'est plus d'une fois posé ces deux questions, et il voudrait essayer d'y répondre en peu de mots. La première nous jetterait facilement dans une étude de toutes les guerres qui ont eu pour théâtre nos Alpes et pour objet notre indépendance. Incapables d'embrasser un si vaste champ, il nous suffira de deux exemples, qui peuvent servir de types et qui se complètent l'un l'autre, le premier étant un exemple de victoire, le second un exemple de défaite.

I. Morgarten.

Le territoire de la Confédération suisse ne comprit dans l'origine que le bassin du lac des Quatre-Cantons. Il était fermé au sud par les défilés de la Reuss, à l'est par de hautes montagnes coupées de peu de cols, tous malaisés à franchir. De ces deux côtés aucune agression n'était à craindre. Mais à l'ouest et au nord le pays s'ouvrait en éventail et communiquait avec les contrées voisines par des passages nombreux et relativement faciles : avec le Hassli par le Brunig, avec Lucerne par le lac, avec Zoug par les vallées d'Arth et d'Egeri, avec Einsiedeln par les trois cols entre lesquels se dressent les deux Mythen. C'étaient vingt lieues de frontière, à vol d'oiseau, sur lesquelles les Alpes formaient moins une muraille qu'un système de massifs détachés, laissant entre eux six ou huit ouvertures, qui donnaient accès à l'ennemi.

La maison d'Autriche dirigea sur cette frontière toutes ses attaques contre la ligue des Waldstätten. La première fut celle de Morgarten, en 1315. Le duc Léopold avait donné rendez-vous à sa noblesse à Baden, en Argovie. Un plan de campagne y fut adopté. Il était conçu dans le but de diviser et d'embarrasser la défense. Trois attaques devaient avoir lieu le même jour, l'une par le Brunig, une autre par le lac, la troisième par Zug et la vallée d'Egeri. Les deux premières ne devaient être que de sérieuses diversions ; l'issue de la guerre dépendait de la troisième, que le duc se réservait de diriger en personne, avec le gros de

ses forces. Les Waldstätten ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Louis de Bavière, dont ils avaient embrassé la cause, était occupé ailleurs, et tous leurs voisins, sans en excepter leurs alliés les plus naturels, avaient pris parti contre eux. L'attaque par le lac devait être dirigée par les bourgeois de Lucerne. Zurich avait son contingent dans l'armée du duc ; l'abbé d'Einsiedeln aussi. Les Waldstätten étaient seuls, absolument seuls. Aujourd'hui, quand la population des cantons d'Uri, Schwytz et Unterwald se lèverait tout entière, jusqu'au dernier homme valide, elle pourrait peut-être fournir un contingent de dix mille hommes ; mais leur territoire était alors beaucoup moins considérable, la population y était moins serrée, et autant qu'on en peut juger, toutes leurs troupes réunies n'atteignaient pas à 3000 hommes. Or il fallait tenir tête à une armée que les historiens les plus modérés évaluent à 14,000 combattants, dont 9000 sous les ordres du duc. Dans de telles conditions Léopold pouvait se croire sûr de la victoire. A égalité de nombre, il n'en aurait pas douté. N'avait-il pas avec lui la fleur de sa noblesse, et que pouvaient les massues des montagnards contre les armures et la valeur éprouvée de sa brillante chevalerie ? La cause des Waldstätten parut désespérée même à ceux qui leur voulaient du bien en secret. Seuls les Waldstätten n'eurent point le sentiment de leur faiblesse. N'avaient-ils pas pour eux Dieu et leur droit ? C'est ainsi, du moins, que les représente l'histoire traditionnelle. Quelques chroniqueurs leur attribuent moins d'assurance. Quoi qu'il en soit, le moment vint où ils n'eurent pas le choix des partis, et où la victoire étant leur dernière ressource, ils ne songèrent qu'à vaincre.

Leurs dispositions furent bientôt prises. De faibles contingents gardèrent les rades du lac, Fluelen, Brunnen, Buochs, Stantzadt ; le gros de leurs forces fut destiné à couvrir Schwytz. Mais de quel côté le couvrir ? L'ennemi avait pour y arriver deux portes ouvertes devant lui, la vallée d'Arth et celle d'Egeri. La première n'est pas difficile à défendre. Le lac de Zoug, aux rives escarpées, y pénètre assez avant, et laisse peu de place sur ses bords pour les routes et chemins. Plus en arrière, à quelques pas de Schwytz, le bassin en est occupé par le lac de Lowerz, et là encore une petite troupe d'hommes déterminés pourrait racheter sa faiblesse par l'avantage des positions. La vallée d'Egeri, plus haute, plus montagneuse, également occupée par un lac, offre aussi de bonnes positions défensives. Les montagnards se diviseront-

ils pour fermer ces deux passages, et s'ils ne se divisent pas, quel poste choisiront-ils ? Ils se décidèrent à porter le gros de leurs forces sur la route d'Egeri, et à ne laisser du côté d'Arth qu'un petit corps d'observation, avec ordre de rejoindre la troupe en toute hâte, s'il en était besoin. La tradition rapporte qu'un certain chevalier, Henri de Hünenberg, avait lancé dans les retranchement des Suisses une flèche avec un billet enroulé tout autour ; on y lisait ces mots : « Le jour de St-Otmar, soyez sur vos gardes au Morgarten. » Morgarten est le nom d'un coteau qui domine le lac d'Egeri. On montre encore, dit Jean de Müller, l'endroit où la flèche tomba. Cette tradition signifie probablement que les confédérés avaient des intelligences dans l'armée ennemie. Leurs intérêts étaient les mêmes que ceux de plusieurs villes qui devaient bientôt conclure avec eux une alliance éternelle, et qui, en attendant, par fidélité, erreur ou faiblesse, avaient joint leurs bannières à celle du duc. Il serait bien étonnant qu'ils fussent restés sans recevoir quelques avis secrets. Informés ou non, la position qu'ils choisirent est bien celle que la prudence indiquait. C'est la position dominante. Postés en force dans la vallée d'Arth, ils auraient appris tardivement ce qui se passait dans celle d'Egeri, et l'ennemi aurait eu le temps de franchir les passages les plus étroits avant qu'ils eussent gagné les hauteurs. Postés sur la route d'Egeri, des sentinelles rapprochées pouvaient surveiller les deux vallées à la fois, et il leur était facile de courir rapidement partout où les appelleraient les besoins de la défense.

Le 14 novembre 1315 l'armée de Léopold campait à Zug. Le lendemain, avant l'aube, elle gravissait les pentes qui dominant la ville et débouchait dans la vallée d'Egeri. Le lac qui en occupe le bassin est assez grand pour le remplir à peu près. Il mesure plus d'une lieue de longueur. L'une des rives s'appuie au Rossberg ; elle est peu praticable, tantôt marécageuse, tantôt couverte d'épaisses forêts, qui plongent dans le lac ; l'autre rive est plus riante, elle s'élève en douces collines qui présentent au soleil des versants semés de bois, de pâturages, de vergers, de granges et d'habitations rustiques ; une route file au bord de l'eau, coupant çà et là quelque presque île sans importance. De tout temps un bon chemin doit avoir suivi à peu près le même tracé que la route. L'armée du duc s'y engagea. La cavalerie, forte d'environ 4000 hommes, marchait en tête, ne jugeant pas qu'il fût de sa dignité d'être ailleurs qu'au premier rang. Ensuite venaient les gens de pied, puis les bagages, parmi lesquels se

trouvaient, dit-on, de grandes provisions de cordes destinées à emmener les troupeaux des montagnards. Cet ordre de marche est celui qu'indiquent presque tous les historiens. On a cependant élevé des doutes à ce sujet. Une phrase assez obscure d'un chroniqueur contemporain a donné à penser que Léopold, au lieu de faire filer l'infanterie après la cavalerie, par la route du lac, lui avait fait suivre un sentier qui tourne par la montagne la position du Morgarten. C'est possible, quoique peu probable, croyons-nous, mais il faut qu'en tout cas l'infanterie ait été fort en retard sur la principale colonne.

Les cavaliers cheminèrent longtemps sans rencontrer d'obstacles. La route était libre, la marche aisée; un quart d'heure encore, et la tête de leur longue file aura le lac derrière elle. Où donc sont les montagnards, et d'où vient qu'ils se cachent? Ils ne se cachent pas; ils laissent l'ennemi s'engager. Le lac vient mourir dans une plaine d'alluvions formée par un des ruisseaux qui l'alimentent. Par delà cette plaine la colline du Sattel, accidentée, semée de blocs de poudingue, ferme le bassin du lac et relie les montagnes qui l'encadrent; il n'y a qu'à la franchir pour déboucher dans une autre vallée qui s'ouvre largement sur le pays de Schwytz. Cette colline sert de frontière; une muraille et des tours en couronnaient les hauteurs, et fermaient le chemin resserré par les rocs. C'était là, au défilé de Schorno, comme on l'appelle, que les montagnards attendaient, prêts à fondre sur l'ennemi. Ils étaient peu nombreux: 400 hommes d'Uri, 300 d'Unterwald, 600 de Schwytz. Le corps d'observation laissé à Arth devait les renforcer de 300 hommes, d'autres disent 400. Peut-être avait-il déjà rejoint. 50 hommes postés en avant, tenaient les hauteurs qui dominant la route. C'étaient, dit-on, des bannis, qui avaient vainement sollicité la grâce de combattre avec leurs frères, et qui, décidés néanmoins à prendre part à la bataille, avaient d'eux-mêmes choisi ce poste. La tradition affirme qu'ils l'avaient fait à l'insu des confédérés. Elle aura de la peine à le persuader. « Quand je les vois agir si bien d'accord avec les autres, dit Jean de Muller, je soupçonne qu'ils avaient reçu des ordres des officiers. » Cette réflexion est trop naturelle pour ne pas se présenter à l'esprit. On peut même aller plus loin. Des bannis peuvent s'être joints à la petite troupe qui occupait cette position avancée, hors de la frontière. S'ils voulaient combattre leur place était là, et non dans l'armée. Mais il serait surprenant que les Suisses eussent négligé de faire garder les hauteurs, et

que cette négligence eût été réparée par le hasard. Rien dans la manière dont ils conduisent cette rapide campagne n'autorise à leur attribuer une pareille légèreté. Il est d'ailleurs bien naturel que si des bannis se sont joints à ce poste d'avant-garde, la tradition, qui aime les détails pittoresques, n'ait eu de mémoire que pour eux. Elle leur donne le beau rôle dans la bataille de Morgarten, le rôle de l'initiative et de l'intelligence. Ils font tout justement ce que les Suisses auraient négligé de faire. Ils amassent des matériaux sur la hauteur, des blocs, des troncs d'arbre, et ils les font rouler sur les chevaliers ennemis.

Mais ce n'est pas seulement à la noblesse autrichienne que ces prétendus bannis ont causé de grands embarras, c'est encore aux historiens. Ils n'ont pas laissé de monument sur la place qu'ils occupèrent, et quand on examine les lieux, on ne sait où la trouver. Les blocs lancés sur les pentes sont un puissant moyen de destruction dans les guerres de montagnes. — L'expérience en a été répétée avec succès en 1799 par les Français. — Mais encore faut-il des pentes, et à première vue il ne semble pas que celles qui tombent dans le lac d'Egeri soient propres à ce genre de tactique. L'inclinaison n'en est pas assez forte, et elles sont trop couvertes d'arbres et de bouquets de bois. Depuis l'entrée de la vallée d'Egeri jusqu'à la colline fortifiée du Sattel, la route n'est dominée que par un seul rocher, la Figlerfluh, dont la position ne s'accorde guère avec le dire des anciens chroniqueurs. Elle est à deux pas du Sattel, par delà les hauteurs du Morgarten, et domine non le lac, mais la petite plaine formée par les alluvions du ruisseau qui s'y jette à son extrémité. Rien de plus facile que de lancer du haut de la Figlerfluh des blocs et des troncs d'arbre, rien aussi de plus inutile; le passage est ouvert, et quelques pas de côté suffiraient pour se mettre à l'abri. Pour lever cette difficulté, on a imaginé que le niveau du lac avait changé depuis 1315. Mais il faudrait un exhaussement de près de 30 mètres pour que le lac vînt baigner le pied des pentes, et permettre à des hommes qui seraient postés sur la Figlerfluh d'envoyer des cailloux rebondir jusqu'au rivage. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur le canal par où s'écoulent les eaux du lac pour s'assurer qu'il n'y a pas eu de changement de niveau. Il faut donc renoncer à la Figlerfluh, et chercher ailleurs. On est ainsi ramené aux coteaux du Morgarten, situés immédiatement au-dessus du lac, à vingt minutes en avant de la colline du Sattel. Si l'on en étudie les pentes, on en trouvera une, mais une seule,

qui se prêterait à la tactique des bannis. Et encore faut-il supposer des circonstances favorables. Je crois que peu de cailloux pourraient y rouler avec une rapidité suffisante ; mais si le sol était gelé, ce qui pouvait bien être le cas le 15 novembre 1315, ce qui d'ailleurs semble ressortir du fait que les Suisses étaient munis de crampons, si au lieu de cailloux, on prenait des troncs d'arbre, ronds et courts, il ne serait peut-être pas impossible de les faire rebondir jusqu'au lac. On assure que l'expérience en a été faite et qu'elle a réussi. C'est donc sur le Morgarten lui-même, comme le veulent les souvenirs populaires, à peu près directement au-dessus d'une chapelle située au bord de la route, la chapelle de St-Vitus, qu'il faut placer les bannis. Ce poste est le seul qui se prête à leur manœuvre, et s'il fallait chercher ailleurs on risquerait d'être entraîné à reléguer leur histoire parmi les fables. Heureusement qu'on n'en est point réduit à cette extrémité. Les débris d'armes trouvés en grand nombre aux environs de St-Vitus sont un témoignage à l'appui de la tradition.

Une fois le poste qu'occupaient les bannis déterminé avec précision, il est très facile, quand on est sur les lieux, de se figurer toute la bataille. On voit la file des cavaliers autrichiens s'allonger indéfiniment sur les bords du lac, suivant l'ancien chemin, plus étroit et plus accidenté, sans doute, que la route actuelle. Ils marchaient deux ou trois chevaux de front tout au plus, et leur colonne devait se dérouler sur plus d'une lieue de longueur. Il est bien probable que le poste du Morgarten en laissa passer un certain nombre avant de commencer le jeu des troncs d'arbre. Ils cheminaient insoucians et hautains. Le défilé n'avait pas trop sévère apparence. Le chemin longeait le rivage, allant d'une ferme à l'autre ; les arbres avaient du givre au lieu de feuilles, mais sous le manteau de l'hiver on reconnaissait un pays riche et fertile. A voir toute cette noblesse chevaucher sans inquiétude par cette route agreste, on eût dit une calvacade plutôt qu'une expédition. Soudain un étrange fracas se fait entendre. Ce sont les hommes du Morgarten qui se sont mis à leur besogne. Les troncs d'arbre sont lancés sur la pente. Quelques-uns peut-être restent accrochés en chemin ou roulent avec mollesse ; mais les plus gros franchissent tous les obstacles et rebondissent jusque dans les eaux, broyant tout ce qu'ils rencontrent. Les chevaux tombent les uns sur les autres ; les cavaliers bardés de fer sont pris sous leurs montures ; plusieurs sont précipités dans les flots, et cette fière colonne se trouve coupée par le milieu. Il faudrait de

l'ordre pour aviser ; mais les chevaux s'emportent, et la confusion commence à régner dans les rangs ; il faudrait des gens de pied pour déloger cette insolente poignée de montagnards ; mais les gens de pied sont à une lieue en arrière, et ne se doutent pas de ce qui arrive. Que faire ? Quelques cavaliers sans doute descendent de cheval, et malgré le poids de leurs armures cherchent un chemin pour gravir la colline ; mais les Suisses ne leur en donnent pas le temps. Ils ont quitté leurs remparts, et tous ensemble ils fondent sur l'ennemi. Le choc est irrésistible. La tête de la colonne autrichienne est rejetée en désordre sur la partie de la route, déjà jonchée de cadavres, que les bannis ne cessent de battre du feu de leur artillerie primitive. Mais l'attaque ne se borne pas à ce choc de front. Quelques compagnies ont filé lestement sur les hauteurs, saluant au passage le poste des bannis, ardents à leur besogne ; puis elles se dévalent sur la pente avec des cris de guerre, et bientôt les Autrichiens se trouvent pris en flanc et en tête. Alors le désordre est au comble. C'est moins une bataille qu'un carnage. Les gens de pied qui seuls pourraient tenir contre une attaque semblable sont toujours à une lieue de distance, et la cavalerie rejetée sur eux porte le désordre dans leurs rangs, Au lieu de faciliter la fuite, les chevaux l'embarrassent. Ça et là quelques braves essaient de former un noyau de résistance ; ils y perdent leur peine. La valeur est inutile. Le flot des fuyards encombre l'étroit chemin. C'est par centaines qu'ils sont précipités dans les eaux. Léopold voit le massacre des siens, et son orgueil s'en irrite vainement ; pour lui aussi il n'y a de salut que dans la fuite.

C'est ainsi que l'on se représente la bataille du Morgarten quand on lit sur les lieux les récits que nous en ont laissés les chroniqueurs. Elle ne semble pas avoir été plus compliquée. A supposer même que l'infanterie eût été détachée par les chemins de la montagne, il ne faudrait pas faire grand changement à la description que nous venons d'essayer. Evidemment les gens de pied se trouvèrent hors de portée, et pour le résultat final il est indifférent qu'ils aient été foulés par les cavaliers en déroute, ou que, témoins inutiles du désastre, ils aient pris la fuite de leur côté. — « Des poissons pris et assommés dans une nasse, » voilà, d'après un contemporain, l'histoire de la défaite des Autrichiens au Morgarten.

Si les Suisses avaient voulu tirer parti de leurs avantages, ils auraient, ou peu s'en faut, anéanti l'armée du duc ; mais une

poursuite à outrance les eût éloignés de chez eux, et ils étaient inquiets de ce qui se passait sur leurs derrières. Lorsqu'ils ne virent plus un ennemi ni dans la vallée d'Egeri, ni sur les pentes qui y montent de Zug, ils se partagèrent le butin et reprirent la route de leurs foyers. Arrivés à Brunnen, ils trouvèrent, dit la tradition, un messenger qui venait en toute hâte quérir du secours. Les attaques simultanées avaient eu lieu. Les Lucernois, renforcés des gens de Willisau, de Wollhausen, de Rothenberg, etc., étaient montés sur leurs grandes barques, et avaient tenté une descente à Burgstadt dans le Nidwald. En même temps un des lieutenants de Léopold, Otto de Strassberg, avait passé le Brunig avec 4000 hommes, et envahi la riche vallée de Lungern et de Sarnen, pillant et massacrant. Il était déjà à Alpnach, maître de tout l'Obwald. Les 300 Unterwaldiens partirent immédiatement. On affirme que Schwytzois et Uranais voulurent se joindre à eux, mais que les Unterwaldiens refusèrent, *disant que les magistrats n'avaient pas ordonné d'appeler les confédérés*. Il est facile de reconnaître dans ce trait un de ces embellissements imités de l'histoire ancienne, dont on a surchargé la simple et grande histoire des premières luttes de nos pères. Ils n'avaient pas ce laconisme oratoire et prétentieux, plus digne de la suffisance de la noblesse autrichienne que de leur esprit pratique et de leur souci du bien commun. Les secours envoyés aux confédérés d'Unterwald furent sans doute aussi grands que la circonstance le permettait. Peut-être n'eut-on pas sous la main assez de barques pour envoyer tout de suite tous les hommes disponibles. Quoi qu'il en soit, les Unterwaldiens firent force de rames. Mais la nouvelle du désastre du Morgarten s'était répandue. Les Lucernois regagnaient leur ville, et Strassberg repassait précipitamment le Brunig ; il ne paraît pas l'avoir repassé en paix ; car les Unterwaldiens le suivirent et se vengèrent sur le Hassli de l'invasion du lieutenant de Léopold. — Telle fut la première victoire des Suisses, celle qui assura leur indépendance.

II. *Rothenthurm.*

Près de cinq siècles s'écoulaient. Nous sommes à la fin d'avril 1798. De nombreuses milices se pressent sur tous les chemins où nous venons de voir passer Léopold et ses corps d'armée ; mais elles marchent en sens inverse, et ce sont des milices confédérées. Deux mille hommes environ, la plupart Unterwaldiens, remontent la vallée de Sarnen, que Strassberg avait ravagée, et vont

se poster au Brunig, prêts à envahir le Hassli. La ville de Lucerne, d'où était partie l'expédition du lac, est menacée par divers corps, entre autres par celui d'Aloïs Reding, de Schwytz. Une colonne d'environ 1500 hommes, sous les ordres du colonel Andermatt, part de cette même ville de Zug, où Léopold avait campé la veille de la journée du Morgarten, et se dirige vers la Haute-Argovie, du côté de Muri et de Bremgarten. Enfin un quatrième corps d'armée, un peu plus fort que le précédent, débouche au nord, du haut plateau d'Einsiedeln et menace les bords du lac de Zurich, surtout Rapperschwyl. Il est commandé par un officier glaronnais, le colonel Paravicini. Ce sont les hommes de Glaris, de Sargans, de Gaster, d'Uznach, etc. Pourquoi toutes ces troupes en mouvement, et quel est l'ennemi qu'elles vont chercher aux quatre vents des cieux ? Il ne s'agit plus de l'Autriche ; surtout il ne s'agit plus de cavaliers bardés de fer. L'ennemi que vont chercher les confédérés est la plus aguerrie peut-être des armées de l'Europe ; c'est une de ces terribles armées que la révolution française envoie chez ses voisins pour les convertir à la liberté. Elle a pour chef Schauenbourg, et déjà sa mission est presque entièrement accomplie. Les anciennes aristocraties de Berne, de Fribourg, de Soleure, de Zurich, etc., sont tombées tour à tour. Il existe une république helvétique, une et indivisible ; elle a un directoire qui siège à Aarau, et elle s'appuie sur les 30,000 baïonnettes de Schauenbourg, pour le moment disséminées sur toute l'étendue du plateau suisse, de la Sarine à la Limmat, et même jusqu'à la Thour. Les hommes des petits cantons ne se sont point laissé séduire par les belles paroles des Français ; ils les ont vus à l'œuvre ; ils savent que leur manière de convoquer les peuples à la liberté est de leur imposer des lois, et l'exemple de Berne leur a appris ce qu'il en coûte pour être affranchi par la grande république. Ils ont d'ailleurs leur liberté à eux, leur vieille liberté, et dans leur candeur de montagnards ils la préfèrent à celle qu'on leur apporte de Paris. On les a sommés d'adhérer à la république helvétique, une et indivisible ; ils ont refusé, et c'est pourquoi ils sont en route. Ils n'ont pas de chef unique ; mais ils sont dirigés par un conseil de guerre, qui ne songe à rien moins qu'à chasser les Français du sol de l'Helvétie. La colonne du Brunig doit descendre dans l'Oberland et marcher sur Berne, c'est l'aile gauche. Les troupes que commandent Andermatt et Paravicini forment l'aile droite ; elles ont ordre d'envahir Zurich et l'Argovie et d'opérer leur

jonction entre Zurich et Bremgarten. Aloïs Reding, qui commande le centre, doit s'emparer de la ville et du canton de Lucerne. On ne doute pas que les populations ne se soulèvent sur leur passage, et que bientôt la Suisse tout entière ne soit armée contre les Français. Toutes ces troupes iront ainsi grossissant, jusqu'à ce qu'elles viennent se donner la main, à Aarau, siège du directoire helvétique. Voilà ce qu'ont entrepris ces petites bandes armées, et elles cheminent courageusement, ne songeant pas à compter l'ennemi. Des prêtres les accompagnent et les enflamment de leurs prédications. La riche abbaye d'Einsiedeln, non contente de contribuer par des bénédictions au succès de la campagne, a fait cadeau au gouvernement de Schwytz de 4000 louis d'or, elle lui a offert toute son argenterie et l'a autorisé à emprunter sur les biens de l'abbaye de quoi subvenir aux frais de la guerre.

Ce n'est pas l'ennemi qu'il aurait fallu compter, mais les misères de la patrie. La division et l'indécision étaient partout, au dehors et au dedans. Unterwald-Nidwald était engagé dans l'expédition; Obwald ne l'était pas. L'Obwald avait accédé, non sans répugnance, mais enfin il avait accédé à la république une et indivisible, et le 22 avril quand la colonne chargée de s'assurer les passages du Brunig parut devant Kerns, premier village des Obwaldiens, elle fut accueillie par des signaux d'alarme, et en un instant toute la population fut armée, prête à défendre ses foyers. Mais au moment où le sang allait couler, on sentit l'impossibilité de cette lutte fratricide, et le gouvernement de l'Obwald se laissa forcer la main. Il accorda le passage aux troupes du Nidwald; il convoqua la landsgemeinde, qui revint sur sa décision première, et six cents Obwaldiens renforcèrent l'expédition. Des difficultés toutes semblables menaçaient de retarder la marche des autres colonnes. Le colonel Paravicini devait avant tout s'assurer de la ville de Rapperschwyl, qui s'était ralliée au nouvel ordre de choses, et il était à craindre que Lucerne, également ralliée, ne refusât d'ouvrir ses portes à Reding. Ces débuts n'étaient guère de bon augure; mais les hésitations de quelques-uns des gouvernements engagés dans la lutte l'étaient moins encore. Uri se croyait à l'abri derrière son lac et ses montagnes, et ne se prêtait qu'avec répugnance à des projets d'expédition lointaine. Unterwald lui-même, Unterwald-Nidwald, avait des moments de défaillance. A peine son contingent était-il en route pour le Brunig qu'il lui interdisait de passer au delà.

Enfin, après bien du temps perdu, on se porta sérieusement en

avant, Andermatt le premier. Paravicini ne tarda pas à le suivre, il s'empara de Rapperschwyl ; le corps d'armée du Brunig pénétra dans le Hassli, et le 29 au matin, les troupes de Reding parurent devant Lucerne. Cette ville capitula. A peine les Schwytzois y furent-ils entrés qu'ils se rendirent tous à l'église, pour entendre la messe et remercier le ciel du succès de leur entreprise ; puis ils se répandirent dans les rues et firent bombance. Il y eut des scènes déplorables. L'arsenal fut envahi et pillé. Vainement les chefs essayèrent-ils de contenir la troupe. Des prêtres l'excitaient au désordre. « Prenez, enfants, criait aux soldats un capucin, grand harangueur populaire, prenez enfants, tout est à vous. » Cependant un messager montait à cheval pour aller annoncer à Zug la reddition de Lucerne. Il revint avec une terrible nouvelle. Les Français s'approchaient : la plus grande partie du territoire de Zug était en leur pouvoir. Ils avaient eu le temps, en effet, de réunir leurs corps disséminés, Andermatt les avait rencontrés en force, et après un brillant combat d'avant-postes, s'était vu rejeté sur Zug, qui ouvrit ses portes à l'ennemi le jour même où Lucerne ouvrait les siennes à Reding. D'autres corps d'armée s'avançaient d'ailleurs dans toutes les directions, d'un côté sur Lucerne, de l'autre sur Rapperschwyl.

Ainsi tomba le hardi projet de délivrance qu'avait formé le conseil de guerre des cantons primitifs. Il ne s'agissait plus de marcher sur Zurich, sur Berne, sur Aarau, mais d'arrêter les progrès de l'ennemi, qui n'était qu'à quelques lieues de Schwytz. A la guerre offensive succédait la guerre défensive, qui ne débuta pas beaucoup mieux. Lucerne avait été promptement évacué, Reding était accouru, et l'on avait pris en toute hâte des dispositions pour couvrir les points les plus menacés ; mais déjà les Français avaient mis en déroute tout le corps de Paravicini. Il s'était d'abord vaillamment comporté ; il avait eu l'avantage à Wollerau, dans un combat meurtrier ; mais les principaux chefs ayant été blessés et mis hors de combat, les soldats, abandonnés à eux-mêmes, avaient perdu courage et s'étaient dispersés. D'autres engagements livrèrent aux Français la route de Lucerne à Kussnacht et Immensee, en sorte que dès le 30 au soir, environ 36 heures après l'entrée des Confédérés à Lucerne, le territoire de Schwytz était cerné de toute part, et qu'il ne restait pour le défendre que les seuls Schwytzois.

Dans cette situation désespérée, ils prirent la mâle résolution de tomber du moins en hommes de cœur. Frappés des inconvénients

qu'avait attirés la division du commandement, ils demandèrent et obtinrent du conseil de guerre que Reding fût nommé le général en chef de toutes les forces du pays. Le premier mai, avant l'aube, il était à cheval et visitait tous les postes. Il espérait que les débris du corps de Paravicini se seraient ralliés quelque part et pourraient encore concourir à la défense commune ; mais bientôt il apprit leur dispersion totale, et dut prendre ses mesures pour faire face avec quatre mille hommes environ à toutes les forces de l'ennemi. La tâche était rude ; elle l'était d'autant plus que la configuration du pays et la distribution des corps français ne lui permettait pas de concentrer la défense.

Le théâtre de la lutte devait être à peu près le même que lors de la fameuse journée du Morgarten ; mais au lieu d'être limité à la petite vallée d'Egeri, il devait embrasser tout le plateau d'Einsiedeln, y compris ses avenues. Ce plateau d'Einsiedeln, n'est point un pays plat ; il penche vers le nord, et il est coupé de trois vallées, d'abord parallèles, puis convergentes, au fond desquelles coulent les divers ruisseaux qui forment la Sihl. De l'une à l'autre les communications sont aisées, les barrières qui les séparent consistant en coteaux qui ne sont ni très-élevés, ni très-ardus. En les remontant dans toute leur longueur, du nord au sud, on finit par arriver sur le dessus d'une croupe montagneuse, d'où l'on domine Schwytz. On n'en est plus séparé que par une pente verdoyante, sillonnée de chemins et de sentiers. Y descendre est l'affaire d'une heure. Cette croupe, il est vrai, est couronnée de deux masses rocheuses, aiguës et sauvages, les deux Mythen. Mais elles sont là pour la décoration du pays. On peut passer à droite, à gauche, au besoin entre deux ; presque partout il y a de l'espace pour se déployer, et l'on a le choix des moyens pour tourner les postes de la défense. Celui qui est maître du plateau d'Einsiedeln est bien près de l'être aussi de Schwytz.

Or le plateau d'Einsiedeln lui-même n'est pas d'une défense facile. Il est partout accessible, et le nombre est grand des voies et sentiers qui y convergent. Deux routes principales, partant des bords du lac de Zurich, le franchissent pour venir se rejoindre à Schwytz. La première part du pont de Rapperschwyl, gravit la haute colline de l'Etzel, d'où, par une courte descente, elle gagne le bourg d'Einsiedeln, au bord de ses tourbières ; de là, elle s'engage dans la vallée d'Alpthal, où coule la Sihl *du milieu*, la remonte, puis, par la droite, en s'élevant sur les vertes croupes du Hacken, elle tourne l'obstacle des Mythen. C'est un bon chemin

de montagne, point trop ardu, le plus direct possible. La seconde est aujourd'hui une véritable grande route, la principale voie de communication entre le nord de la Suisse et les petits cantons. Elle file plus à l'ouest, parallèlement à la première, mais avec plus de sinuosités et de contours. Partant de Ritterschwyl, elle gravit les collines qui dominant le village, puis, afin de ménager les pentes, elle pénètre dans l'encaissement de la Schindelleghi, par où la Sihl, après avoir réuni toutes ses eaux, s'échappe du plateau d'Einsiedeln ; enfin quand elle a gagné ce plateau, elle s'engage dans la vallée dite de Rothenthurm, la plus occidentale des trois vallées de la Sihl, la remonte dans toute sa longueur, et pénètre dans le bassin de Schwytz par la plus forte dépression des hauteurs qui le dominant. Ces deux routes peuvent être défendues l'une et l'autre en avant et en arrière du bourg d'Einsiedeln, que la seconde laisse à quelque distance. Mais quelle que soit la ligne de défense que l'on adopte, il importe d'être maître de toutes les collines qui bordent à l'ouest la vallée de Rothenthurm, car de ce côté le plateau d'Einsiedeln n'est pas d'un accès moins facile. Ces collines le séparent de la vallée d'Egeri, où nous avons vu s'engager si follement la chevalerie de Léopold. Elles sont partout franchissables. Elles le sont surtout par le sentier du col de St-Jost, et plus encore par le défilé de Schorno, où elles s'abaissent pour livrer passage à la route d'Egeri à Schwytz. Si ce défilé venait à tomber entre les mains de l'ennemi, toute défense du plateau d'Einsiedeln deviendrait impossible, car il débouche en arrière des plus hautes positions qu'offre la vallée de Rothenthurm, et la défense serait tournée. Elle pourrait être tournée enfin, et d'une manière plus fatale, si possible, par la vallée d'Arth et de Lovertz, qui s'ouvre sur Schwytz, entre le Rossberg et le Righi. — L'Etzel, la Schindelleghi, le col de St-Jost, le défilé de Schorno, la vallée d'Arth, voilà donc cinq routes convergentes qui peuvent servir soit à attaquer directement le plateau d'Einsiedeln, soit à le tourner, et Reding devait faire front sur toutes ces routes, car l'ennemi se présentait sur toutes à la fois.

Reding prit ses mesures en conséquence. Il se chargea de la route principale et la plus malaisée à défendre, celle de la Schindelleghi et de la vallée de Rothenthurm. A sa gauche, un bataillon occupait les hauteurs du Saint-Jost ; plus en arrière, un fort détachement gardait le défilé de Schorno ; enfin l'entrée de la vallée d'Arth était surveillée par quelques escouades d'habiles tireurs.

A sa droite les gens d'Einsiedeln, ayant à leur tête leur curé, Marianus Herzog, tenaient les hauteurs de l'Etzel.

Reding ne se dissimulait pas les inconvénients d'une défense ainsi divisée ; mais comment les éviter ? d'ailleurs il ne berçait point sa troupe de vaines espérances : « La mort nous attend, » avait-il dit dans une harangue mémorable, si quelqu'un la redoute, qu'il se retire. De notre part aucun reproche ne le suivra. Ne nous en imposons point à cette heure. Je préfère cent hommes sur qui je puis compter à cinq cents qui fuiraient au moment du danger, amèneraient la confusion et feraient inutilement sacrifier des braves. Je vous promets de ne me séparer de vous ni dans le péril, ni dans la mort. La mort et point de retraite. » Mille protestations d'inébranlable fermeté avaient accueilli ces mâles paroles.

Toutefois Reding ne comptait pas sur tout son monde. Il se défiait du curé d'Einsiedeln, Marianus Herzog. C'était un homme ambitieux, hypocrite et hautain, lâche et fanfaron. Il avait su en imposer au peuple, qui le tenait en grande vénération, et son pouvoir était sans bornes à Einsiedeln. Il avait fait occuper l'Etzel par six cents hommes, qui auraient bien voulu avoir avec eux un bon officier des bataillons de Schwytz ; mais aucun ne consentit à partager le commandement avec le curé. La veille du jour décisif, dans la nuit du 1 au 2 mai, il y eut conseil de guerre à Rothenthurm. Marianus Herzog s'y rendit. Comme on y discutait les mesures à prendre dans le cas où la première ligne de défense serait forcée, il s'emporta vivement, et s'écria qu'une telle discussion était oiseuse, attendu que la victoire était assurée si tous les postes étaient défendus comme l'Etzel le serait par lui et ses hommes. « Je vous jure, par tous les saints, dit-il » avec emphase, que nous combattons, les soldats d'Einsiedeln et moi, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Il répéta deux fois ce serment et promit à Reding de lui faire savoir aussitôt tout ce qui se passerait.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, Marianus Herzog rejoignit sa troupe au sommet de l'Etzel : « Mes amis, dit-il à ses » gens, je crois que ce que vous avez de mieux à faire est » de retourner chez vous et de mettre bas les armes. Il serait » inutile de nous défendre ici, car aux autres postes on ne songe » pas à faire résistance. » Après ce beau discours il s'enfuit à cheval comme il était venu, et toute la troupe se dispersa. Quelques heures après une forte colonne française passait l'Etzel, à la

fois surprise et charmée de n'y trouver personne. Voilà ce que les hommes des petits cantons gagnèrent en 1798 à compter parmi leurs chefs le curé d'Einsiedeln, digne confrère de ce capucin qui, à Lucerne, exhortait les soldats au pillage, et qui dans une autre occasion, leur prédisait qu'il deviendrait invisible au moment de la mêlée, mais qu'il n'en combattrait pas moins pour la religion. J'aime mieux, je l'avoue, cet autre curé de je ne sais quelle paroisse de l'Obwald qui ne craignait pas de recommander aux siens la nouvelle constitution, et qui, lorsqu'on lui parlait des dangers de la liberté de la presse, se tirait d'affaire en disant : « Je ne crains pas la liberté de la presse pour mon pays, attendu » que nous n'y connaissons que la presse aux fromages. »

Au Saint-Jost, les choses se passèrent plus militairement, mais sans beaucoup plus de succès. Attaqué par des forces supérieures, le bataillon qui occupait le passage dut se replier sur Rothenthurm.

Pendant qu'il était ainsi débordé sur sa droite et sur sa gauche, Reding, qui commandait au centre, remportait d'inutiles avantages. Vers les dix heures du matin, l'avant-garde d'un corps français, fort d'environ deux mille hommes, parut à l'endroit où la grande route de Zurich à Rothenthurm et Schwytz s'engage dans l'encaissement de la Sihl, au lieu dit la Schindelleghi. Elle fut reçue par un feu de tirailleurs assez bien nourri, qui l'arrêta pendant près de deux heures. Alors les Schwytzois reçurent quelques renforts, avec deux pièces de canon, prises à Lucerne, et le combat redoubla de vivacité. Les Français pliaient, ils avaient cessé leur feu et Reding se disposait à attaquer à l'arme blanche lorsqu'il apprit l'abandon de l'Etzel. Menacé sur ses derrières, il dut se replier sur Rothenthurm, où il arriva en bon ordre vers les trois heures de l'après-midi, et où il trouva le bataillon refoulé du Saint-Jost.

La position de Reding devenait de plus en plus critique. La colonne française inutilement tenue en respect à la Schindelleghi, le suivait de près, renforcée en chemin par une partie de celle qui avait passé l'Etzel, et qui s'attardait à piller Einsiedeln. Sur sa gauche, la ligne des hauteurs, du Saint-Jost au défilé de Schorno, se couronnait de soldats toujours plus nombreux ; sur sa droite les croupes du Hacken, au pied du petit Mythen, pouvaient d'un moment à l'autre tomber entre les mains de quelque détachement parti d'Einsiedeln. Mais Reding avait sous la main tout son monde, sauf les tirailleurs postés à Arth, et il lui était

plus facile de diriger les mouvements et de communiquer à tous son indomptable énergie. Un bataillon schwytzois, qui avait fait partie de l'expédition du Brunig, venait justement d'arriver, ayant fait d'une traite une marche suffisante pour mettre à bout de forces le piéton le plus infatigable. Il fut sur le champ dirigé sur le Hacken. Pendant ce temps Reding faisait front de tous les côtés à la fois, opposant à la colonne qui le suivait les deux bataillons qui l'avaient déjà repoussée une fois, et aux corps qui menaçaient sa gauche quelques centaines d'auxiliaires Uranais arrivés le matin, plus le bataillon du St-Jost. Des deux côtés il prit l'offensive. Voyant l'ennemi se masser dans la plaine de Rothenthurm, il lui lâcha quelques volées de canon, puis, après une décharge générale, il lança sur lui le gros de ses forces. La distance à franchir sous le feu était de près de huit cents pas. Pas un ne broncha. Emportés par un élan de plus en plus irrésistible, les Schwytzois tombèrent tête baissée sur l'ennemi. Le choc fut si impétueux que les Français plièrent presque aussitôt, et s'enfuirent dans le plus grand désordre, laissant la plaine couverte de cadavres. Une autre attaque, dirigée avec la même précision et le même élan, balaya les hauteurs, et rejeta l'ennemi dans la vallée d'Egeri. Pour la seconde fois les champs du Morgarten virent fuir devant les montagnards une armée qui n'avait pas coutume d'être vaincue. Vainement elle essaya à deux reprises de se rallier ; à deux reprises elle fut de nouveau culbutée. Les Schwytzois la poursuivirent jusqu'au village d'Egeri, et ils l'auraient poursuivie bien plus loin sans la crainte d'une surprise et la nécessité de se tenir serrés les uns contre les autres. C'étaient trois victoires en un jour. Mais à quoi bon tant de sacrifices et de courage ? Au lieu de se partager le butin et de remercier le ciel de la délivrance de la patrie, les vainqueurs en étaient réduits à bivouaquer sur le champ de bataille, le fusil sous la main, et prêts à recommencer.

Le lendemain ce fut le tour des tirailleurs d'Arth. Deux colonnes françaises tentèrent de forcer l'entrée de la vallée, l'une par la rive nord du golfe d'Arth, l'autre par la rive sud. Elles devaient opérer leur jonction à Arth même, au fond du golfe, puis se porter directement sur Schwytz, et tourner ainsi la position de Reding. Les chemins qu'elles suivaient, semblables à celui qui avait vu la défaite de Léopold, étaient resserrés entre le lac et les montagnes, l'un au pied du Rossberg, l'autre au pied du Righi. Leurs efforts furent vains. Les carabiniers schwytzois, abrités les

uns derrière des arbres, les autres derrière des parapets élevés précipitamment, leur firent subir des pertes énormes. Ils tiraient avec sang-froid, sans se hâter, mais sûrement. Ils avaient plus de carabines que d'hommes, et pour suppléer à leur petit nombre, des enfants chargeaient les armes. La colonne qui suivait les bases du Righi essaya d'une manœuvre tournante, par les hauteurs; son dessein fut deviné et elle fut tournée elle-même. Des deux côtés l'ennemi battit en retraite. C'étaient encore deux victoires à ajouter à celles de la veille, l'une et l'autre sanglantes, l'une et l'autre inutiles.

Cependant il y a une fin à toutes les choses humaines, même à l'héroïsme. Quand il se voit impuissant, il se tourne en désespoir et finit par fatiguer le courage. Il n'y avait d'autre issue à la lutte qu'une capitulation honorable ou la mort inutile de tous ces braves, dans une suite de combats de plus en plus désespérés. Des succès analogues à ceux qui venaient d'être remportés, n'étaient plus même probables. Schauenbourg, après avoir reconnu la position, ne pouvait manquer de réunir toutes ses forces pour tenter une attaque plus sérieusement combinée. Or les Schwytzois avaient beau se multiplier, il leur était impossible d'occuper tous les postes, et ils étaient sûrs d'être pris à revers un peu plus tôt ou un peu plus tard. Quoi de plus facile au général français que de les tourner par leur droite pendant qu'il les occuperait comme la veille sur leur front et sur leur gauche ? Il avait au pied des Mythen le choix des passages. Le plus pratique, celui du Hacken, était occupé par le bataillon revenu du Brunig ; mais qu'était-ce qu'un bataillon pour garder des croûtes aussi larges ? Plus loin, entre les Mythen et surtout au-delà des Mythen, d'autres passages restaient sans défense ou n'étaient gardés que par des femmes. Dans la nuit qui suivit leur victoire, ces réflexions se présentèrent à l'esprit des défenseurs de Rothen-thurm ; ils eurent le temps d'envisager la situation. Des groupes se formèrent, et l'on discuta vivement. Quelques-uns voulaient tenir jusqu'au bout ; d'autres faisaient le compte des morts la petite troupe n'était encore que décimée ; il fallait, disaient-ils, combattre au moins jusqu'à ce qu'elle fût réduite de moitié.

Les pères de famille se souvinrent de leurs femmes et de leurs enfants. Plusieurs pensaient à se réserver pour des jours meilleurs, et conseillaient de profiter du moment où, grâce à leur victoire, ils pouvaient espérer des conditions plus favorables. Reding voyant la majorité de ses hommes incliner dans ce sens, en-

tama des négociations. Après quelques pourparlers, un projet de capitulation fut arrêté, et Reding eut vingt-quatre heures pour le soumettre au peuple. Le peuple était l'armée. Il abandonna ses canons et ses postes, et se réunit à Schwytz pour délibérer. Les Français en auraient pu profiter. Ils ne le firent pas, et il faut rendre à Schauenbourg cette justice que sa conduite fut digne, et ne rappela en rien celle de Brune négociant avec « ces loyales bêtes de Bernois, » comme il les appelait. La capitulation était plus qu'honorable. Elle n'imposait aux Schwytzois qu'une chose, l'acceptation de la République helvétique, une et indivisible ; on leur garantissait leur religion et leurs propriétés, on ne les désarmait point, on ne les frappait d'aucune imposition militaire, on n'occupait pas leur pays, et Schauenbourg ne se réservait le droit de passage que pour le cas où les Uranais, qui avaient pris quelque part à la lutte, voudraient la continuer pour leur compte. Accepter était une nécessité d'autant plus évidente que le contingent d'Uri, qui avait largement contribué à la victoire de la veille, venait de reprendre le chemin de ses foyers. A la vérité 400 hommes d'Unterwald étaient arrivés dans la journée, mais, comme ceux d'Uri, dès qu'ils avaient entendu parler de négociations, ils avaient eu hâte de repartir. L'assemblée fut solennelle. Reding parla en militaire. Il dit la position des armées et ne laissa aucun espoir sur l'issue de la lutte, il put conseiller la soumission sans que personne l'accusât de lâcheté. On savait assez que si le peuple était d'avis de combattre jusqu'à la fin, Reding ne l'abandonnerait pas. Au fond la majorité était de son avis. Mais comment subir cette humiliation et l'accepter par un vote solennel ? Les ombres des aïeux ne planaient-elles pas sur l'assemblée du peuple, et pouvaient-elles considérer sans horreur la faiblesse de leurs descendants ? Les uns pleuraient ; les autres essayaient de parler, criant qu'il fallait mourir et qu'il n'y avait pas d'autre parti digne du peuple de Schwytz. Plusieurs ne voyaient dans les Français que des brigands sans foi ni loi, avec lesquels toute négociation était une duperie. Il y eut un moment d'étrange confusion. On put croire que la guerre civile allait éclater dans le sein de cette landsgemeinde, qui n'avait plus que quelques heures pour accepter la capitulation proposée ou retourner à ses canons. On vit des sabres dégainés, des fusils armés, et peut-être le sang aurait-il coulé sans l'intervention d'un ecclésiastique plus respectable que Marianus Herzog. Il parvint à faire entendre le langage de la raison. Il fit sentir l'étrange contradiction de ceux

qui déclamaient contre la mauvaise foi des Français et qui néanmoins, se confiant dans la parole de Schauenbourg, n'avaient pas craint d'abandonner leurs postes, leurs canons et leurs munitions. Il posa nettement la question, avec calme et bon sens. Trois fois il fut interrompu par les murmures de la foule, trois fois il domina l'orage et commanda l'attention. Enfin on alla aux voix. La capitulation fut votée à une forte majorité. La fatalité des événements et des fautes l'emportait sur l'exaltation d'un tardif héroïsme. La vieille Suisse tombait avec gloire, elle tombait sur les champs même où cinq siècles auparavant elle avait conquis son indépendance.

III. *Théorie et commentaire.*

Il est peu d'histoires plus instructives que celles que nous venons de raconter, surtout si on les rapproche. A les bien considérer, elles suffisent à faire connaître les principes qui devront en tout temps diriger la défense de la Suisse au cœur de ses montagnes.

Les succès remportés par une poignée de montagnards soit sur les Autrichiens en 1315, soit sur les Français en 1798, montrent jusqu'à l'évidence quels sont dans les montagnes les avantages de la défense. Il y en a deux principaux. D'abord elle a naturellement la position dominante ; il faut que les colonnes d'attaque se fatiguent à gravir des rampes plus ou moins ardues, et elles y perdent le bénéfice d'un choc impétueux ; ensuite il existe des portes naturelles par où l'agresseur est obligé de passer, et où il est facile de lui opposer une résistance invincible. Malgré leur infériorité numérique, les héros du Morgarten peuvent déployer une force réelle tout aussi considérable que ne le peut l'armée du duc cinq ou six fois plus nombreuse. Quelques tirailleurs arrêtent à la Schindelleggi une colonne française ; d'autres tirailleurs réussissent par la justesse de leur feu à fermer l'entrée de la vallée d'Arth. Ces avantages sont immenses. Mais ils n'ont tout leur prix qu'à une condition, à savoir que la position occupée par la défense ne puisse pas être tournée par le dessus ou prise à revers. Si l'agresseur peut, tout en se présentant de front, tenter sur quelque point à son choix une manœuvre tournante, il a de grandes chances pour lui. Les accidents du terrain lui viennent alors en aide, en dérobant sa marche. Il fait filer ses troupes par des sentiers détournés, et quand la manœuvre se démasque, c'est qu'elle a déjà réussi. Si une position n'était réellement accessible

que par deux ou trois défilés, ceux qui les gardent n'auraient qu'à tenir bon pour faire avorter toutes les tentatives de l'attaque. Ils pourraient être bloqués, non forcés. Mais si la position est accessible par un grand nombre de points, alors la défense a le choix entre deux alternatives également funestes, ou bien se concentrer sur un point, au risque d'être débordée par une manœuvre tournante, ou bien tenir sur tous les points, ce qui la condamne à être faible sur tous. Schwytz est tombé, malgré cinq victoires, par l'impossibilité où se trouvait Reding de garder tous les passages et sous la menace d'une manœuvre tournante.

Or si l'on y prend garde, on verra que dans les montagnes de notre pays, même les plus ardues, les positions qui ne sont abordables que par un très petit nombre de passages, sont rares et toujours très restreintes. Dès qu'il s'agit de défendre un territoire de quelques lieues carrées, une vallée ou un plateau comme celui d'Einsiedeln, l'attaque a l'avantage du choix entre un grand nombre de routes et de sentiers, et elle peut prendre ses dispositions sans que la défense puisse les deviner et se mettre en mesure. Dans de telles conditions, la défense au moyen d'un cordon de postes est une duperie. Il reste toujours une porte qui n'est pas fermée, un trou qui n'est pas bouché, et s'ils le sont tous, au moins y en a-t-il un qui ne l'est pas suffisamment, et l'ennemi pénètre par surprise ou par force, souvent par les deux à la fois.

Cet inconvénient grandit avec le champ qu'embrasse la défense. Aussi lorsqu'elle doit embrasser non-seulement une position, mais tout un pays de montagnes, a-t-elle recours à une tactique diamétralement opposée. Le meilleur moyen de la rendre efficace est alors de la concentrer et de la mobiliser, de manière à pouvoir à tout instant la convertir en offensive. On laisse l'ennemi s'engager, ce qu'il ne peut faire que laborieusement ; on le surveille de très près ; mais quelque mesure que l'on prenne pour embarrasser et retarder sa marche, on s'attache avant tout à rester massé, afin de pouvoir au premier moment favorable fondre avec des forces supérieures sur un quelconque de ses corps.

Napoléon, dans sa fameuse campagne de France, a montré par des exemples quels avantages la défense offensive peut tirer des accidents du terrain dans un pays de plaine ; à la montagne ces avantages seront quadruplés. Plus le terrain est coupé, plus il importe d'avoir pour soi le bénéfice de la liberté des mouvements et de l'imprévu des surprises. Pour se l'assurer, la défense n'a

qu'à ne pas se diviser et à se faire chercher au cœur même de la montagne. L'armée agressive n'y pénétrera qu'en abordant les vallées par le bas, en les remontant avec peine, en forçant les défilés, et en allongeant ses files sur des routes étroites et serrées. Les précautions qu'elle doit prendre, les éclaireurs dont elle s'entoure, et qui fouillent péniblement les bois, les hauteurs, les vallons latéraux ; les diversions et les reconnaissances qu'elle est obligée de tenter, tout lui devient une cause d'éparpillement. Cependant la défense qui a pour elle l'exacte connaissance des lieux et tous les moyens d'information que donne la sympathie des habitants, occupe la position dominante et choisit son moment. Ses mouvements agressifs sont plus rapides. Une poignée d'hommes lui suffit pour arrêter une colonne dans un défilé, pendant qu'elle se jette sur une autre colonne ou se porte sur le flanc de l'ennemi. Ainsi mobilisée et concentrée, elle a le choix des occasions et des moyens, et les avantages de l'offensive sans en courir les hasards.

L'histoire des campagnes de 1315 et de 1798 nous fournit à chaque pas un commentaire vivant de ces principes. Le plan de Léopold était évidemment combiné en vue d'embarrasser la défense et de la diviser. L'intention était bonne, mais les mesures prises le furent moins. C'est fort bien d'attaquer sur plusieurs points à la fois, mais à la condition que les différents corps soient suffisamment rapprochés pour que l'un ne puisse pas être mis en pleine déroute avant que l'autre ait eu le temps d'accourir. Le conseil de guerre tenu par Léopold paraît l'avoir oublié. Léopold aurait dû tenir deux jours pour que Strassberg eût le temps de le dégager, et encore faut-il supposer les circonstances les plus favorables, car ils étaient séparés non-seulement par une distance évaluable en lieues, mais par des obstacles difficiles à apprécier par un lac d'une navigation souvent dangereuse, où les barques n'abondent pas, non plus que les points d'abordage. Malgré cette première faute, Léopold, grâce à sa supériorité numérique, avait pour lui toutes les chances, et l'on put croire un instant que l'expédition autrichienne serait conduite d'une main ferme et sûre. Pas de temps perdu, chacun est prêt au jour indiqué et entre en ligne à l'heure voulue. Mais la suite ne répond guère à ces débuts. On ne peut rien imaginer de plus déraisonnable que la marche de Léopold. Il eût cherché sa défaite qu'il n'eût pas su mieux faire. Il s'engage dans une vallée sans en reconnaître les hauteurs. Il s'expose à une attaque sur une route où ses gens,

disposés en longue file, forment moins un armée qu'un convoi. Dans un chemin où un cheval a tout juste place pour se tourner il met en tête de sa colonne des cavaliers. La conséquence de fautes si étranges, si les montagnards savaient en profiter, ne pouvait être qu'un désastre. Or les montagnards en profitèrent avec une rare justesse de coup d'œil. Autant Léopold disséminait ses forces, autant ils concentrèrent les leurs. Ils se gardèrent bien de pratiquer la tactique du cordon, et de vouloir fermer toutes les portes de leur pays. Ils ne songèrent qu'à une chose, être réunis en aussi grande masse que possible pour tomber tous ensemble sur l'ennemi aussitôt qu'il prêterait le flanc; ils choisirent la position la plus convenable pour se porter le plus rapidement possible où le besoin l'exigerait, et quand Léopold se fut si follement engagé sur la route du Morgarten, se trouvant en position de l'écraser, ils en profitèrent aussitôt.

Nous avons coutume de glorifier la bravoure de nos pères et nous avons raison; mais quand je compare leur conduite avec celle des Autrichiens dans la journée du Morgarten, j'admire leur intelligence leur savoir-faire, leur ferme bon sens, autant et plus encore que leur vaillance. Toutes leurs mesures sont justes, et quelques-unes le sont héroïquement. Pendant que Strassberg ravageait la plus riche vallée d'Unterwald, il y avait au Morgarten 300 Unterwaldiens. C'est au Morgarten qu'ils défendent leurs foyers, où déjà l'ennemi porte l'incendie et le pillage. Ce seul fait indique une fermeté de bons sens, une vue claire du but à atteindre, qui vaut sans doute la fermeté du courage. Si, comme il en est difficile d'en douter, les Unterwaldiens avaient connaissance des projets de Strassberg, leur présence au Morgarten est le plus précieux des exemples que la Suisse d'autrefois ait donné à la Suisse actuelle.

On parle de 1500 morts du côté des Autrichiens et de 14 du côté des confédérés. Il ne faut pas prendre ces chiffres à la lettre; mais en faisant la part de l'exagération, ils resteraient assez éloquentes. Ils ne représentent pas la proportion du courage des armées en présence, mais la proportion de leur intelligence de la guerre dans les pays de montagne; ils accusent d'un côté l'aveuglement, de l'autre l'esprit d'industrie, l'habileté, le jugement net et sûr; l'esprit en un mot opposé à la sottise altière.

S'il faut en croire Jean de Muller, un des ancêtres d'Aloïs Reding, vieillard incapable de porter lui-même les armes, mais vénéré du peuple à cause de la sagesse de ses conseils, aurait harangué la petite troupe à son départ pour Morgarten. « Avant

« tout, aurait-il dit, vous devez chercher à vous rendre maîtres de la guerre, afin que ce soit vous et non l'ennemi qui déterminiez quand, où et comment se fera l'attaque. » Les tacticiens modernes ne disent pas autre chose, et les Suisses de 1315 ont agi comme si ce principe, qui est le premier principe de la guerre défensive dans des montagnes semblables aux nôtres, était familier à chacun d'eux.

Lorsqu'en 1798 les hommes des petits cantons résolurent de chasser les Français de la Suisse, ils entreprirent une tâche moins difficile que celle dont leurs pères s'étaient acquittés en résistant à l'Autriche. A vrai dire ils s'attaquèrent à des ennemis dont ils ne pouvaient attendre l'aveuglement des chevaliers de Léopold ; mais les forces étaient bien moins inégales. Les quatre corps d'armée qui débouchèrent du territoire des Waldstätten comptaient ensemble environ 10,000 hommes. Les Français répandus sur le sol de la Suisse n'étaient pas 30,000, et leur base d'opérations s'étendait au début sur une longueur de plus de trente lieues. Ils n'eurent d'abord pas plus de 20,000 hommes disponibles. C'était, donc en mettant les choses au pis, deux hommes contre un. Cette proportion eût été singulièrement réduite si les Suisses s'étaient souvenus de la tactique de leurs pères, et s'ils avaient concentré leurs forces pour se porter en masse sur un point. Il n'eût pas été impossible, peut-être n'eût-il pas été difficile de se jeter par un mouvement rapide au milieu de l'ennemi, dans l'un des larges intervalles que laissaient entre eux ses corps disséminés. En tout cas c'était la seule tactique qui pût aboutir, car un premier succès décisif n'était pas possible autrement, et il en fallait un à tout prix. Un premier succès eût entraîné tous les indécis et tous ceux que la présence de l'étranger ne contenait qu'à grand'peine. Les hommes des petits cantons auraient vu accourir à eux la moitié de la Suisse. Au lieu d'être 10,000, ils auraient été 20,000, 30,000, et finalement c'eût été aux Français à plier devant le nombre. Les Français seraient revenus à la charge peut-être ; mais il était difficile qu'ils revinssent assez nombreux pour rendre la lutte impossible, car, malgré le traité récent de Campo-Formio, la France avait à compter avec d'autres adversaires.

Mais les Suisses de 1798 avaient oublié la grande tactique d'autrefois. Au lieu de se défendre comme leurs ancêtres, ils attaquèrent comme avaient fait les Autrichiens, moins bien encore, si possible. Quatre petits corps d'armée s'avancèrent lentement,

rayonnant dans toutes les directions. Ils avaient une visée commune, Aarau, le siège du gouvernement helvétique ; mais pour y arriver, les uns avaient 30 lieues à faire, d'autres plus, et pendant ce long trajet ils devaient cheminer à toute distance les uns des autres, incapables de se porter secours. Thèse générale, il n'y a rien de plus risqué à la guerre que les manœuvres complexes, les combinaisons alambiquées, dont la réussite suppose qu'on tentera la fortune sur un grand nombre de points et que nulle part il n'arrivera d'accident. Même dans les plus vastes campagnes il faut un plan simple ; il le faut surtout lorsque le terrain sur lequel on doit agir est un terrain accidenté, coupé de vallées, de rivières, de montagnes, et qui rend les communications lentes et malaisées. Le plan de campagne élaboré par le conseil de guerre de Schwytz était un de ces chefs-d'œuvre d'équilibre que le moindre souffle dérange. Il n'y avait de succès possible pour le centre que s'il n'arrivait aucun contre temps à l'aile droite, et celle-ci à son tour, divisée en deux corps, ne pouvait aller de l'avant que si le centre se maintenait à sa hauteur. Chacun des deux corps dont elle se composait était dans la même dépendance, l'un vis-à-vis de l'autre, et tous ensemble, le centre y compris, ne pouvaient que ressentir le contre-coup des revers de l'aile gauche, sans être à portée de lui prêter main-forte. Il arriva ce qui devait arriver. L'un de ces corps avait été refoulé, les trois autres durent battre en retraite ; un échec que deux ou trois bataillons eussent suffi à réparer, renversa tout l'échafaudage de cette malencontreuse campagne.

Peut-être à ce moment même, y avait-il encore moyen de relever la partie ; mais il eût fallu pouvoir en quelques heures réunir au moins six ou sept mille hommes et tomber sur l'un quelconque des corps ennemis, qui de toute part s'approchaient des frontières de Schwytz. Quand Reding fut nommé général en chef, après la défaite de Paravicini, il n'était plus temps.

La guerre réduite à une lutte entre quatre mille Schwytzois et le gros de l'armée française, il ne pouvait être question de prendre d'autres mesures que celles que prit Reding. L'attaque se présentait dans des conditions tout autres qu'au Morgarten. Le principe était bien encore celui de diviser et d'embarrasser la défense par un mouvement simultané de colonnes convergentes ; mais il était appliqué avec intelligence et d'une manière conforme au but. Les colonnes de l'Etzel, de la Schindelleghi et du Morgarten manœuvraient assez près les unes des autres pour que si Reding

se fût jeté sur l'une d'elles séparément, une résistance de quelques heures eût donné aux autres le temps d'accourir, et elles étaient toutes assez fortes pour tenir bien des heures. Dans ces circonstances il ne restait aux Schwytzois d'autres ressources que la pure guerre défensive, consistant à garder tous les postes, sauf à se dégager par une charge vigoureuse, s'ils étaient serrés de trop près. Ils y firent des prodiges. L'Etzel à part, la manière dont les postes furent défendus est digne des descendants des héros du Morgarten.

La proportion des pertes subies n'est pas aussi fabuleuse qu'au Morgarten; mais elle atteint presque au chiffre de 1 à 10. Les Schwytzois n'eurent guère plus de 400 hommes tués ou blessés; les Français, assure-t-on, en eurent près de 4000 hors de combat. Ici encore une disproportion si rare n'indique point une différence de courage. Elle n'indique pas non plus une différence marquée de savoir-faire et d'intelligence de la guerre des montagnes. Les Français n'y étaient point novices. Peut-être faut-il l'attribuer en partie au fait que d'abord ils n'estimèrent pas assez leurs adversaires, et s'attirèrent quelques pertes inutiles par trop de confiance; mais il faut y voir avant tout la preuve des grands avantages qu'offrent les bonnes positions de la guerre à la montagne, quand elles sont défendues avec fermeté et sang-froid; il faut y voir la preuve des services immenses que peut rendre dans les luttes de ce genre la supériorité du tir. Ce sont les carabiniers des montagnes qui ont fait payer si cher aux Français le stérile avantage d'incorporer les peuplades des petits cantons à leur république helvétique une et indivisible.

Mais si les Français gagnaient peu à tout ce sang versé, Reding gagnait moins encore aux victoires qu'il remportait. Il ne lui était pas permis d'en recueillir le fruit. Tout au plus ses hommes pouvaient-ils s'accorder le plaisir de poursuivre l'ennemi une lieue, deux lieues, après quoi il fallait revenir en toute hâte, heureux si cette échappée n'avait pas eu de suites fâcheuses. Après avoir vaincu, il fallait vaincre encore et toujours. Les nuits sans sommeil, la fatigue des veilles, des marches, des combats, rien ne dispensait de la nécessité d'être là, toujours au poste, toujours prêt à recommencer. Si au moins ils avaient pu se dire qu'ils finiraient par lasser l'ennemi! Mais ils avaient beau se multiplier, tous les postes n'étaient pas gardés. Ils avaient beau triompher, l'issue finale n'était renvoyée que d'un jour. Je ne sais rien de plus tragique qu'une lutte dans des conditions pareilles, et que

Reding vainqueur conseillant à son peuple de subir les conditions du vaincu. C'est l'héroïsme qui rencontre les limites du possible, et qui est obligé de se l'avouer à lui-même.

Les deux histoires que nous venons de raconter ne sont que des épisodes. La première est un acte dans la série des grandes luttes qui assurèrent l'indépendance de l'ancienne confédération ; la seconde est un moment dans la série des combats meurtriers qui en consommèrent la ruine. Si, au lieu de s'en tenir à ces deux épisodes, on embrassait l'ensemble des deux drames, on serait frappé partout du même contraste. A Næfels, à Sempach, et jusque dans les guerres de Bourgogne, nous retrouverions le même spectacle qu'au Morgarten. ¹ Guerres vraiment heureuses ! Aucune fatalité n'y pèse sur le courage. On va au-devant de l'ennemi, on fait son devoir, on le fait avec à propos et intelligence, et l'on revient vainqueur. En 1798 c'est aussi partout le même spectacle qu'à Rothenthurm. A Laupen, dans l'Unterwald, en Valais, dans les gorges de la Reuss, partout le sang coule en vain, partout les victoires sont stériles, partout l'héroïsme aboutit à l'impuissance et au désespoir.

Pourquoi ce contraste ? Pourquoi la vieille Suisse se voit-elle enfermée dans ce cercle d'impuissance, tandis que la jeune Suisse semblait avoir fait un pacte avec la Fortune. Il ne faut pas en chercher la cause dans de simples considérations stratégiques. A première vue on pourrait croire que les faits militaires constituent un ordre à part dans la vie des peuples, et que tout y revient à des questions de fusils, de canons, de manœuvres et de tactique. Avez-vous de bonnes armes ? Savez-vous les manier ? Etes-vous façonnés à la discipline ? Voilà pour un grand public à quoi se résument les discussions militaires. Il n'est pas de plus grave erreur. La vie militaire est une partie de la vie des nations ; on les y retrouve tout entières avec leurs vices et leurs vertus, les qualités et les défauts de leur esprit, de leurs goûts, de leurs mœurs, de leurs lois et de leurs institutions. Les hommes n'y deviennent pas des machines ; ils y sont eux-mêmes. Gardons-nous de faire une confusion entre le brigandage ou la piraterie et la guerre. Le brigandage et la piraterie sont des spécialités honteuses qui ont leurs virtuoses. Certains peuples y excellent, nuls pour tout

¹ C'est surtout dans les guerres de Bourgogne que ces exemples se retrouvent, comme l'établit une lettre de Jomini publiée dans la *Revue militaire suisse* de 1858 et une boutade de Napoléon contre les généraux prenant un lac pour ligne de retraite, *Réd.*

le reste. La guerre est une épreuve que tout peuple peut être forcé de subir. Par elles les nations prouvent leur force, maintiennent leur droit, font valoir et reconnaître leur supériorité. Il n'en est aucune qui ait été grande dans la paix et petite dans la guerre. La guerre concentre à un moment donné toutes les ressources d'un peuple, et il se juge à la manière dont il la fait.

Il faut s'élever à des considérations de cet ordre pour s'expliquer le contraste que présentent les premières guerres de l'ancienne Suisse, et celles qui mirent fin à son existence cinq fois séculaire. En 1315 la Suisse n'était encore qu'un très petit pays, et c'est à peine si les peuplades qui l'habitaient méritent le nom de peuple. Elles n'en étaient que plus étroitement unies. Si d'une part elles se réservaient et se garantissaient mutuellement une liberté très grande ; de l'autre, en face de l'étranger, elles formaient un tout indivisible. L'idée que l'un des trois cantons pût être atteint sans que les deux autres le fussent, n'y serait jamais venue à l'esprit de personne. Les Unterwaldiens trouvèrent tout simple de combattre au Morgarten pendant que leurs villages étaient ravagés. Ainsi l'exigeaient les traités d'alliance, fidèles interprètes de l'intérêt commun. A cette étroite union politique correspond dans les mouvements militaires une entente parfaite. Les armées sont petites, mais elles manœuvrent comme un seul homme. Nul doute que les contingents de chaque canton n'aient eu leurs chefs distincts ; nul doute aussi qu'il n'y ait eu parmi eux des officiers remarquablement doués et qui, peut-être, n'en étaient pas à leurs débuts ; mais leur personnalité disparaît. On ne voit pas qui organise la défense, qui fait le plan de campagne, qui commande sur le terrain ; et pourtant tout chemine dans un ordre parfait ; les manœuvres sont simples, mais précises ; chacun est à son poste au moment voulu, et l'on dirait un corps qui n'a qu'une âme, qu'une volonté, qu'une pensée. La Suisse du Morgarten était petite ; mais tout ce qu'elle avait de ressources contribua au succès de la campagne, et il n'y eut point de forces perdues.

Il n'en est pas de même en 1798. L'ennemi est bien plus redoutable ; mais la Suisse a grandi, elle jouit d'une vieille réputation militaire, elle peut lever une véritable armée. Malheureusement au lieu d'utiliser ses forces elle les disperse et les paralyse. Pourquoi n'y avait-il pas de Bernois sur les champs de bataille de la Schindelleghi et de Rothenthurm ? A cette question on ne peut répondre que par une autre question : Pourquoi,

quelques semaines auparavant, n'y avait-il ni Schwytzois, ni Unterwaldiens, ni Uranais à la Neuenegg et à Fraubrunnen ? Les divisions politiques, les haines, les rancunes, les soupçons, les jalousies, les petites vues intéressées règnent dans les conseils. Obwald accepte d'abord la constitution helvétique une et indivisible. Nidwald la refuse. C'étaient deux frères querelleurs qui depuis longtemps avaient coutume de s'entendre ainsi. Nidwald épouse avec ardeur la cause nationale ; mais il n'oublie pas un instant ses privilèges de haut Etat souverain. Il interdit à ses milices le passage du Brunig jusqu'à ce qui lui plaise d'en décider autrement. Quand elles rentrent dans leurs foyers, il n'est point pressé de les envoyer combattre à côté des Schwytzois. Uri ne se sent pas menacé. Il est à l'abri derrière son golfe et ses montagnes. Il ne voit pas pourquoi on tenterait de lointaines expéditions. Il trouve à tout des inconvénients, des obstacles, des difficultés, des impossibilités. Il finit par envoyer à Rothenthurm une poignée d'hommes, qui sur le champ de bataille se conduisent en braves, mais qui au premier mot de capitulation remontent dans leurs bateaux. Au reste, sa chancellerie écrit des pièces larmoyantes : « Il n'aurait jamais cru que l'amour fédéral fût descendu dans un sépulcre si profond. » Hélas ! il disait mieux qu'il ne pensait, et il en aurait pu en prendre sa part.

Il y avait division dans la politique ; il y eut éparpillement dans la guerre. Chaque corps manœuvre à part et se figure qu'il concourt à une œuvre commune. On perd du temps d'un côté, on en perd de l'autre ; celui-ci attend pour agir que le voisin ait poussé plus avant ; de toute part on se demande si on ne s'aventure pas trop, et si chacun est bien à la hauteur voulue. Il y a un plan sur le papier ; mais il n'y a pas de chef pour l'exécuter, et après les premiers revers, Schwytz, seul immédiatement menacé, se trouve seul pour se défendre.

Ce qui perdit l'armée de Léopold sur la route du Morgarten fut l'absence d'un lien suffisant et d'une entente commune. Les chevaliers allaient au combat comme on irait à une parade. Chacun se donne en spectacle ; chacun veut être au premier rang et briller. Les fantaisies de la valeur individuelle ne sont point subordonnées aux exigences du salut commun. Le morcellement de la société féodale, l'exaltation des amours-propres et des vanités, ont présidé à la marche de la noblesse autrichienne sur les bords du lac d'Egeri. Ce sont de brillants guerroyeurs : les Suisses agissent déjà en soldats. Et pourtant il leur était réservé de

donner au monde, cinq siècles plus tard, le spectacle d'une organisation militaire plus vicieuse encore que celle de l'armée de Léopold. Au moins les chevaliers, marchant ensemble au combat, sont-ils contenus par le sentiment de l'honneur et par les liens de la vassalité. Chez les Suisses de 1798 l'exaltation de l'individualisme se présente sous sa forme la plus funeste et la plus corruptrice. Leur armée est composée des contingents de dix ou vingt localités, qui peuvent à chaque instant être rappelés dans leurs foyers par des magistrats éloignés du champ de bataille, qui jugent souverainement et chacun pour soi du moment où il leur conviendra de se retirer, et qui, une fois battus, trouvent plus simple de se réfugier à la maison que de se rallier à un corps d'armée venu d'autres paroisses. Chacun se taille sa besogne et se fait sa part. En présence de leurs adversaires, les Suisses de 1798 jouent le rôle de l'armée de Léopold en présence des Suisses de 1315. Ils personnifient le même esprit d'égoïsme et de morcellement insensé, et ils sont battus pour les mêmes raisons.

Lorsqu'en 1813 les alliés passèrent le Rhin, la fermentation fut grande dans les populations vaudoises. On s'arma, on courut au chef-lieu, on parla de courir à la frontière. En voyant les préparatifs de départ qui se faisaient autour de lui, un paysan des bords du lac se prit à dire dans son patois : « A quoi bon les chercher si loin ? Quand ils seront à Pierre-Grosse, nous verrons bien ! » Or Pierre-Grosse était un îlot au bord de l'eau, rendez-vous des mouettes, à moitié distance du hameau le plus voisin. Ainsi raisonnèrent les treize cantons de 1798 ; chacun attendit que l'ennemi fût à Pierre-Grosse.

On se figure que la France révolutionnaire a réduit la Suisse à l'obéissance, et l'on s'étonne qu'une armée de 30,000 hommes y ait suffi, tandis qu'avec des forces doubles Charles le Téméraire était allé succomber à Grandson et à Morat. Mais en réalité, ce n'est pas la Suisse que la France a soumise, c'est Berne d'abord, puis Zurich, puis Schwytz, puis Unterwald, et ainsi de suite. Au milieu de tous ces désastres successifs on cherche la vieille Suisse et on ne la trouve pas. Les Français ne l'ont pas renversée ; ils n'ont fait qu'en constater la ruine.

Ainsi les fausses mesures militaires des Suisses de 1798 tiennent à une désorganisation politique totale. On se demandera maintenant à quoi tenait à son tour cette désorganisation politique. La question mènerait loin ; deux mots seulement. L'exten-

sion même qu'avait prise l'alliance nuisait à sa solidité. Autrefois elle ne réunissait que trois Etats, qui avaient un gouvernement semblable, des mœurs semblables, une seule religion, des intérêts presque identiques. En 1798 elle embrassait, au contraire, des Etats nombreux et divers : les uns agricoles, les autres industriels ; ceux-ci réformés, ceux-là catholiques ; celui-ci régi par une aristocratie, cet autre démocratiquement constitué. Pour qu'une alliance dans des conditions pareilles subsistât, il fallait quelque grande affaire commune pour créer un lien effectif entre ses membres. Cette grande affaire commune était en premier lieu la défense nationale ; mais, depuis des générations et des générations la Suisse n'avait plus vu l'ennemi approcher de ses frontières, et elle se croyait inviolable, retranchée derrière sa gloire et ses montagnes. Une seconde affaire que les Suisses faisaient en commun était le métier de soldats. Ils trafiquaient de leur bravoure et de leur loyauté. Ils étaient guerriers pour le compte d'autrui. A ce genre de commerce, ils étaient devenus avides, âpres au gain, défiants. Il y eut des moments où la Suisse ressembla moins à une confédération politique qu'à une association de marchands, qui se surveillaient d'un œil jaloux quand les affaires allaient bien, et qui, lorsqu'elles allaient mal, ne songeaient qu'à leur sûreté personnelle.

Et puis, la Suisse avait fait des conquêtes. Elle avait des pays sujets. Berne avait les siens, les petits cantons les leurs ; telle contrée était sujette de cinq ou six cantons, telle autre des treize cantons réunis. L'administration des pays sujets était une troisième affaire en commun, et ici encore l'amour du gain était le mobile déterminant, l'âme de l'alliance. Il s'agissait de tirer bon parti des pays qu'on administrait. Aussi quand les grands mots de liberté, de fraternité, d'égalité, commencèrent à retentir dans le monde, il se trouva deux Suisses au lieu d'une, celle des pays sujets qui prêta une oreille avide à cette éloquence nouvelle, et celle des Etats souverains qui eut soin de ne pas entendre. Quoi d'étonnant que la Suisse se soit plus que jamais divisée, lorsque les Français commencèrent à prêcher leur philosophie égalitaire non plus avec des livres seulement, mais avec des armées ? Quoi d'étonnant qu'ils aient été reçus en plus d'un lieu en véritables libérateurs ? Au dernier moment quelques-uns des pays souverains affranchirent leurs sujets ; mais les générosités tardives, arrachées par la peur, n'ont jamais qu'un demi-succès. Elles n'empêchent pas les défiances, et il est peu de liens plus illusoires

que celui qu'elles créent entre le peuple qui donne et le peuple qui reçoit.

De petits intérêts présidaient depuis longtemps à la politique fédérale; ils n'avaient pas seulement divisé la Suisse, ils l'avaient plongée dans l'ignorance, et la faisaient remonter rapidement vers la barbarie. Ces rivages du lac d'Uri sur lesquels s'étaient levé jadis le soleil de la liberté, languissaient sous les brouillards amassés par les préjugés, la routine et l'aveugle suffisance. En 1315 les montagnards du Morgarten, avec leurs sarraux et leurs morgenstern, étaient moins reculés en barbarie que la noblesse de Léopold, brillante sous ses armures. Ils avaient du moins le sentiment de leur dignité. Le résultat de la journée du Morgarten fut une victoire de la civilisation. La libre conscience l'emporta sur des préjugés hautains, et pour que la leçon fut complète, toutes les fautes des Autrichiens furent la conséquence immédiate de l'aveuglement de leur orgueil; ils périrent par insolence. En ceci encore les rôles se trouvent intervertis dans la campagne de 1798. Ce n'est plus la Suisse qui représente le degré supérieur de civilisation et de conscience; c'est, au contraire l'ennemi de la Suisse. Certes, il y a de grandes réserves à faire sur la prétention qu'affichaient les armées françaises de convertir le monde à la liberté, et ce n'est pas nous qui l'oublierons; mais si l'on met en regard la vieille démocratie uranaise, s'engraissant des sueurs de ses sujets de la Léventine, et la jeune démocratie française, turbulente, passionnée, violente, tour à tour héroïque et cruelle, déclamatoire et sublime, encore faudra-t-il reconnaître que celle-ci était plus désirable que celle-là. Dans la première on ne voit pas de progrès possible; dans la seconde il y a au moins du mouvement, une impulsion vers le mieux et un essor civilisateur.

La différence entre les Suisses de 1315 et ceux de 1798 se marque clairement dans la part que le clergé prit aux événements. En 1315 ils ont contre eux l'abbé d'Einsiedeln, et parmi les causes qui ont préparé la guerre il ne faut pas compter en dernière ligne leurs dissensions de vieille date avec ce puissant prélat. Ils sont excommuniés, mais ils ne s'en effraient pas trop. La manière dont ils entendent les choses de la religion n'a rien qui dénote un asservissement des âmes; ils savent aller de l'avant, forts de leur droit et de leur conscience. En 1798 l'abbé d'Einsiedeln paie les frais de la guerre; le curé d'Einsiedeln commande et trahit à l'Etzel. On voit dans les rangs des capucins à cheval,

d'une main brandissant le crucifix, de l'autre l'épée, avec des pistolets à l'arçon de la selle.

A peine entrés à Lucerne, ils courent entendre la messe, à peine hors de la messe, ils courent au pillage, et c'est un prêtre qui les y exhorte. Des prêtres les enflamment par leurs déclamations étranges : « Les Français sont des suppôts de Satan, sur lesquels pèse la colère de Dieu. » Le pauvre peuple les croit ; il se figure déjà ses églises saccagées, les autels renversés, les ecclésiastiques mis à mort ou jetés en prison, les propriétés de tous confisquées et les hommes libres des montagnes devenus les vassaux des Français, payant redevances pour leurs terres et leurs récoltes. Tous les égarements, toutes les frayeurs du fanatisme s'emparent de ce peuple, dont les ancêtres allaient si fièrement le chemin de la droiture, la tête haute devant les princes de l'Eglise aussi bien que devant les barons de l'Autriche. Les esprits sont nourris de préjugés aveugles, les consciences sont asservies, et dans la défaite des Schwytzois en 1798 comme dans celle des Autrichiens en 1315 la civilisation fut du côté de la victoire.

Les hauts faits de nos ancêtres, souvent altérés par la légende, plus souvent mal compris, avaient répandu l'idée qu'un petit peuple héroïque peut venir à bout de tout, et qu'il lui suffit pour n'être jamais vaincu d'être toujours prêt à mourir. Belle illusion, illusion cependant ! Les événements de 1798 se chargèrent de la dissiper. L'héroïsme réussira toujours à mourir ; à lui seul, il n'est pas sûr de réussir à vaincre. Le résultat des faits de guerre dépend de trop de choses pour qu'un moment de vigueur en décide. Avec de l'élan on peut emporter une position et obtenir des avantages momentanés ; mais la conduite de la guerre est la chose essentielle pour le succès final, et elle dépendra toujours de l'esprit qui anime le peuple, de son état politique, intellectuel et moral. La force en elle-même est brutale, mais l'emploi de la force relève de l'intelligence, et en définitive les peuples qui grandissent en intelligence grandissent en force matérielle. Un peuple actif, qui travaille, qui s'instruit, qui progresse, se trouve toujours plus fort qu'on ne croyait ; et c'est aux peuples qui se laissent devancer qu'il est réservé de donner au monde le spectacle de l'héroïsme inutile. Il n'est pas fréquent que celui qui remporte la victoire en soit digne en tout point ; mais il est extrêmement rare que celui qui est battu n'ait pas mérité de l'être. La justice règne jusque dans les désordres de la violence.

VI. *Utopie.*

Une Suisse nouvelle s'est formée sur les ruines de l'ancienne. Elle n'a pas encore passé par l'épreuve du feu, et la question de savoir quelle serait sa force de résistance, se pose quelquefois aux yeux de ceux qui s'intéressent à son avenir. On peut, je crois, tenir pour certain que la honteuse histoire de 1798 ne se répéterait pas aujourd'hui. De quelque pays qu'ils viennent et de quelque façon qu'ils soient armés, trente mille hommes n'auraient pas raison de la Suisse. Il existe une Suisse et une armée suisse. Il ne peut plus être question d'une défense par canton. Il n'appartient qu'au gouvernement central de conclure la paix et de licencier les soldats, et la Suisse tout entière serait tombée aux mains de l'ennemi, sauf les quelques arpents où camperaient ses milices, qu'elle existerait encore tout entière. Des nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à notre nouvelle organisation politique, celui-là est le plus grand. On a soutenu la thèse qu'en devenant un Etat fédératif plutôt qu'une confédération d'Etats, la Suisse était rentrée dans l'esprit de ses traditions et de ses institutions primitives : posée sans réserve, cette thèse est sujette à plus d'une objection; mais elle est juste en ce qui concerne la défense du pays. L'esprit de nos institutions militaires actuelles est conforme à l'esprit d'union qui fit la force de nos ancêtres au Morgarten.

Ce progrès, toutefois, n'est qu'un point de départ, et il n'est si grand que parce qu'il en rend possible une multitude d'autres. Enlevée aux vues étroites et aux préjugés routiniers qu'entretient l'esprit local, notre vie militaire nationale est libre de se développer. Le but à atteindre est de si bien utiliser nos forces qu'il n'y en ait point de perdues, comme au Morgarten. Mais de quelle façon l'atteindre, ce but? La plupart de nos généraux et de nos colonels ont là-dessus quelque théorie. Je ne sais comment avouer que j'ai aussi la mienne. Théorie, c'est plutôt un songe. Quand l'imagination des enfants se met en campagne, volontiers elle enfante des batailles. Il y a un âge pour ces rêves au son du tambour. Parfois cet âge se prolonge, et je crains bien que ce ne soit mon cas. Il n'importe, utopie ou réalité possible, je tiens à mon rêve, et je le dirai, dût-il éveiller le sourire.

La Suisse a toujours un côté faible. Aujourd'hui comme il y a cinq siècles elle s'ouvre en éventail du côté de ses ennemis naturels. Le pays contre lequel elle est le mieux protégée, l'Italie, est

celui dont elle a le moins à craindre. La forme du plateau suisse est telle que la défense du pays sur la frontière présente les plus grands dangers. Le plateau suisse est une longue bande de terrain semi-circulaire, qui s'étend au pied des Alpes, du lac Léman au lac de Constance, et qui dans sa plus grande largeur peut être franchie en une journée de marche. Si cette bande formait une sorte de corridor abordable seulement par l'une ou l'autre de ses deux extrémités, la défense y trouverait de très grands avantages. Nos troupes pourraient se masser aux environs de Genève ou de Saint-Gall, selon la direction de l'attaque ; elles pourraient toujours être réunies en quelques heures sur le point menacé, et en cas d'échec elles se retireraient de position en position, dans le sens de la longueur du couloir, manœuvrant près les unes des autres, avec des points de concentration donnés par la nature, et il faudrait à l'ennemi une suite de batailles pour s'emparer du plateau suisse. Malheureusement la guerre ne se présentera jamais dans des conditions pareilles. Le plateau suisse est abordable sur tout le développement de ses frontières, à l'ouest, au nord et à l'est. De Genève à Bâle s'étend une ligne de cinquante lieues par où la France peut choisir ses points d'attaque. De Bâle à Coire, il y en a autant, et non moins de portes ouvertes aux invasions de l'Allemagne. Si nous avons la guerre avec l'un de ces deux pays et que notre système de défense fût un système de cordon, nous nous trouverions dans une position semblable à celle de Reding, obligé de couvrir avec des forces inférieures toute la frontière du canton de Schwytz, et le résultat serait le même. Forcés sur un point, nous verrions l'ennemi menacer nos derrières, pendant que sur tout le reste de la ligne nos troupes s'agiteraient inutilement contre de fausses attaques et de vaines démonstrations. Dès lors plus de communications entre les divers corps d'armée, plus d'action commune. L'ennemi serait le maître de la guerre ; il se jetterait à son choix sur nos détachements éparpillés ; nos arsenaux, nos magasins tomberaient l'un après l'autre entre ses mains, et la conquête de tout le plateau suisse serait le fruit immédiat de son premier succès : peut-être nous fermerait-il du même coup la retraite des Alpes.

Lors des affaires de Neuchâtel, quand nous étions menacés d'une guerre avec la Prusse, ces difficultés frappèrent tout le monde, et il fut question de porter la défense de la Suisse au delà du Rhin, en pleine Forêt-Noire. On pensait obtenir ainsi les avantages d'une défense offensive ; mais on les eût payés bien cher.

On se fût jeté dans un pays inconnu à nos troupes et à nos officiers, au milieu de populations hostiles ; on eût désorienté le soldat ; on eût mis le Rhin derrière soi ; on se fût éloigné des Alpes, et, en cas de défaite, on eût couru le risque d'être coupé de toute ligne de retraite. Une tactique semblable ne peut être qu'exceptionnelle. Thèse générale, la Suisse doit se défendre chez elle, attendu qu'elle y sera toujours plus forte que partout ailleurs.¹

Au fond, malgré l'agrandissement de son territoire, la position militaire de la Suisse n'a pas beaucoup changé depuis cinq siècles, et la tactique qui lui offrirait encore aujourd'hui le plus de chances de succès n'est pas essentiellement différente de celle que nos pères ont suivie au Morgarten. Elle consiste à ne pas vouloir fermer toutes les portes, à laisser l'ennemi occuper une partie de notre territoire — savoir souffrir est une force immense dans la guerre défensive — à défendre au besoin Schaffhouse et Genève partout ailleurs qu'à Genève et Schaffhouse, à se concentrer dans une position qui permette de se porter rapidement sur un point donné avec de grandes forces réunies, à forcer l'attaque à se démasquer, et à prendre énergiquement l'offensive aussitôt que l'on aura pu reconnaître le point où il convient d'agir. Cette tactique a le double avantage de la hardiesse et de la prudence. Elle augmente considérablement les chances de victoire, parce qu'elle évite l'éparpillement, et, en cas de défaite, elle nous assure le refuge des Alpes. Elle est commandée par la nature des choses, et il semble que toute l'organisation de l'armée suisse devrait avoir pour but de la rendre facile et profitable, d'en tirer tous les avantages qu'elle peut offrir et d'en diminuer les inconvénients.

Il est toujours glorieux à un peuple de pouvoir au jour du danger s'abriter derrière sa prévoyance. Mais à peine est-il besoin d'examen. La question est déjà jugée. Tous les hommes compétents sont d'accord pour recommander à la Suisse la création d'une forteresse fédérale. Il ne s'agit pas d'une forteresse de frontière. Au lieu d'une il en faudrait dix ou vingt, et on retomberait dans le système des cordons. Il s'agit d'une forteresse centrale, d'un lieu de refuge, d'un camp retranché, où nos moyens de guerre seraient réunis à l'abri d'un coup de main. Il n'est pas

¹ L'auteur, tout en ayant raison en somme, oublie, dans le cas particulier, que la Suisse avait, en 1856, de précieux adhérents dans le grand-duché de Bade, et le général Dufour le savait bien quand il se proposait de porter sa première ligne de défense sur la Wuttach. *Réd.*

nécessaire, il est peu désirable que ce soit une ville. Ce sera un rocher, si l'on veut, une forteresse ébauchée par la nature et achevée par les hommes. On peut guerroyer, on ne fait pas la guerre sérieuse, la guerre moderne, sans des moyens immenses, et c'est les préparer pour l'ennemi que de les disséminer au hasard, dans des dépôts ouverts, à tous les coins de la Suisse. En un sens l'arsenal de la Suisse doit être dans chaque maison. Chacun doit avoir sa carabine ou son fusil de chasseur. Mais plus un peuple est armé, plus il lui faut de vivres, de poudre, de balles, sans parler des canons, qui ne sont pas précisément l'affaire des particuliers. L'organisation militaire de la Suisse réclame une capitale militaire. Tant que nous ne l'aurons pas, la défense des Alpes court le risque de dégénérer en une lutte de guérillas, qui pourra durer quelques mois, et qui nous imposera d'énormes sacrifices sans nous laisser espérer de vrais succès. Quand nous l'aurons, la grande guerre sera possible au cœur des montagnes et en toute saison.

Il ne s'agit pas, en effet, d'aller nous cacher derrière les remparts que nous aurons élevés et d'y subir les lenteurs d'un siège. L'utilité d'une forteresse fédérale est de servir à la défense offensive pratiquée sur une grande échelle, en lui fournissant des ressources sans cesse renouvelées. Ce sera moins un mur d'abri qu'un centre d'opération. Une garnison la défendra; mais tout autour voltigera une armée prête à utiliser les fautes de l'ennemi, à contrecarrer ses plans, à lui enlever ses convois, à le surprendre, à le harceler, à l'écraser en détail.

Si ces deux choses étaient réunies, la forteresse et l'armée montagnarde, la Suisse pourrait, même après des échecs en plaine, déployer une force de résistance capable de laisser de puissants ennemis. Or nous n'avons pour le moment ni l'une ni l'autre; nous n'avons pas la forteresse: nous n'avons pas non plus l'armée, au moins n'avons-nous pas une armée qu'on puisse dire versée dans la tactique de la guerre des montagnes.....

(Puis dans les 30 pages qui suivent, E. Rambert développe la proposition de former une armée spéciale de quinze à vingt mille montagnards. Nous y reviendrons plus tard. Bornons-nous pour le moment à ce qui concerne la forteresse.)

Dans l'état actuel de notre organisation militaire elle a au moins deux inconvénients sérieux. Le premier est dans l'éparpillement de nos magasins et arsenaux; le second est dans les difficultés inhérentes à la guerre des montagnes. Abandonner à l'en-

nemi une portion de notre territoire afin de se réserver les avantages d'une concentration puissante, serait, dans la plupart des cas, lui abandonner des dépôts précieux ; et si nous étions malheureux dans nos premiers efforts, nous courrions les plus grands risques de ne pouvoir engager la lutte dans les montagnes qu'après avoir perdu la presque totalité de nos moyens de guerre. La guerre des montagnes a cet avantage qu'un général habile et entreprenant n'y est presque jamais à bout de ressources stratégiques ; mais il n'en est pas de même des ressources matérielles, vivres, armes, munitions. Celles-ci peuvent fort bien manquer, au contraire. En outre, la guerre des montagnes est presque nécessairement une guerre d'été. Comment faire vivre au cœur de l'hiver dix mille hommes dans quelque retraite des hautes Alpes ? Si nos grands voisins nous voulaient du mal, ils feraient preuve d'habileté en usant avec nous comme les Allemands avec les Danois, en nous attaquant en hiver. Une campagne d'hiver contre la Suisse serait tout à l'avantage de l'agresseur. S'il réussissait à nous enlever la plaine, il pourrait laisser nos bataillons aller périr de froid ou de misère et se démoraliser dans les gorges des montagnes. Il n'aurait pas à les suivre ; il lui suffirait de fermer les principaux débouchés de la montagne, et les Alpes ne seraient plus pour nous un refuge ou une forteresse, mais une prison.

Parmi les moyens que l'on a proposés pour parer à ce double inconvénient figure la création d'une forteresse fédérale.¹ Plusieurs se récrient à ce seul mot de forteresse : « Nos pères ne s'abritaient pas derrière des murailles, ils allaient droit à l'enemi ; leur forteresse était leur courage. N'avons-nous pas d'ailleurs nos carabines et nos rochers ? » Ce thème est riche et facile à développer ; il prête à une certaine éloquence. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y en a pas de plus faux. C'est par de telles phrases sonores que les peuples imprévoyants ont coutume de préparer leur ruine. Nos pères ont vaincu par la sagesse et la prudence autant que par le courage, et toute la question est de

¹ Ici E. Rambert fait allusion à divers articles de la *Revue militaire suisse* et notamment à un de 1861 intitulé : « *Nécessité d'une place centrale fédérale* ». Plusieurs conférences furent données sur ce sujet en 1861-1864 à Lausanne. Le lieutenant-colonel Lecomte y développa entr'autres le projet d'une grande place centrale à Lucerne, base d'opérations de l'armée, avec trois postes avancés secondaires : au Gothard, à Zurich, à Berne. Le tout était devisé à 52 millions de francs, dont 50 pour Lucerne et deux pour les trois autres points. Quelques officiers penchaient pour faire la grande place centrale à Thoune, d'autres, notamment M. le colonel Borgeaud, la préféraient à Berne. La question reste encore pendante, car il est évident que la haute vallée d'Urseren ne peut tenir lieu de base d'opérations.

savoir si le courage dont nous nous vantons pourrait être employé plus utilement quand nous aurions une forteresse derrière nous.

Mais où la placerons-nous cette forteresse inexpugnable qui sauvera l'armée des Alpes des seuls ennemis qui pourraient la vaincre, l'hiver et la faim ? Nous la placerons en un lieu tel qu'elle ne puisse jamais être bloquée, afin que les communications soient toujours ouvertes entre elle et la troupe des montagnards, dans quelques expéditions qu'ils se lancent. Les hommes qui se sont occupés de la question pour autre chose que pour spéculer en l'air, les militaires, gens positifs, ont parlé de Sempach, de Lucerne et du Burgenstock, un des rochers de l'Unterwald; Sempach est un beau nom; mais ce n'est pas à Sempach que nous bâtirons notre forteresse. On l'y investirait trop aisément, car c'est la plaine déjà, la plaine ouverte, et la troupe des montagnards pourrait être réduite à en suivre le siège du haut du Righi ou du Pilate. Lucerne est une ville charmante qui a besoin d'air et d'espace. Nous ne la condamnerons pas à devenir une forteresse. Elle est trop dominée d'ailleurs, et il faudrait pour la rendre imprenable trop de travaux avancés. Mais le Burgenstock, voilà notre affaire. Je soupçonne ceux qui l'ont désigné d'avoir nourri dans leur esprit la chimère de l'armée des Alpes.

Le Burgenstock est toute une montagne, mais une montagne parfaitement isolée, et qui ne tient à aucune autre. Elle s'avance dans le lac des Quatre-Cantons, où elle plonge à pic, en face de Weggis. A l'occident elle est baignée par le golfe de Stanzstadt, au nord par le grand bassin du lac, à l'orient par le golfe de Buochs : trois fossés creusés par la nature, qui enceignent déjà notre forteresse. Au sud, entre Buochs et Stanzstadt, s'étend une plaine fertile, semi-circulaire, d'environ une lieue et demi de longueur. Elle a été créée par les alluvions de l'une des rivières de l'Unterwald, l'Aa d'Engelberg, et la séparation est tranchée entre la plaine et la montagne. Point de collines intermédiaires. Le Burgenstock, dont la pente ardue est tantôt boisée, tantôt précipiteuse, domine immédiatement cette belle arène. Le dessus de la montagne n'est ni un dos d'âne, ni un plateau, ni une crête; c'est un bassin, toute une vallée sans issue pour les eaux, et l'une des plus agrestes qu'il y ait en Suisse, un nid charmant et spacieux. Les croupes dont elle est entourée la protègent contre tous les vents, sauf contre le vent du sud; elle n'est d'ailleurs pas très élevée, 700 mètres environ, de sorte que le climat en est

doux, même en hiver. C'est là que nous bâtirons nos magasins et nos arsenaux. L'espace ne manque pas. On pourrait y loger des approvisionnements, des munitions et des armes pour toute l'armée suisse, et l'armée aurait encore de la place pour camper à l'entour, sans que jamais les bombes de l'ennemi puissent arriver jusqu'à elle. Pour rendre cet asile inexpugnable, il suffirait de quelques travaux, surtout du côté de terre, et d'une flotille pour empêcher toute tentative d'abordage, toute attaque par le lac. Quant à un blocus, la nature y a pourvu. Celui qui sera le maître de cette position et qui aura une flotille pour la défendre, sera aussi le maître du lac. Pour rendre impossibles les communications de la forteresse avec l'extérieur, il faudrait occuper en force non-seulement toutes les rades du lac, mais tous les points où un abordage serait praticable, sur un développement de rive de plus de vingt lieues. Cent mille hommes n'y suffiraient pas. Il n'y a pas jusqu'aux communications avec la terre ferme qui ne soient difficiles à couper, parce que toutes les vallées, tous les versants, toutes les routes et sentiers de l'Unterwald convergent vers la plaine d'alluvions dont le demi-cercle entoure au sud le Burgenstock, et que l'Unterwald lui-même communique par un vaste système de passages rayonnants avec les plus grandes vallées des Alpes suisses. On a sous la main les routes du Brunig et du Gothard, avec leurs tenants et aboutissants, c'est-à-dire les clefs des Alpes. On a Lucerne également sous la main, et non-seulement Lucerne, mais Kussnacht, Brunnen et toute la rive nord du lac, c'est-à-dire les clefs du plateau suisse, et la possibilité d'y faire irruption partout. La position est unique. Il n'y en a pas de plus facile à défendre ; il n'y en a pas de plus centrale. Ce Burgenstock a été donné à la Suisse pour qu'elle ait un refuge inviolable, et un centre de résistance comme on n'en trouvera peut-être nulle part ailleurs. Il faudrait un concours de circonstances bien malheureuses pour que, après une défaite, on ne pût pas s'y retirer par la route de Lucerne ou telle autre route directe, et dans le cas même où l'on se verrait rejeté dans la montagne plus à l'orient ou plus à l'occident, il serait encore facile d'y revenir par les routes des Alpes.

Ces deux choses étant données — l'armée des Alpes et le Burgenstock transformé en forteresse, devenu la capitale militaire de la Suisse — la défense nationale contre nos plus dangereux voisins, ceux du nord et de l'ouest, repose sur une base solide, et le mécanisme général en devient d'une heureuse simplicité. Si

l'on est attaqué du côté du Jura, le gros de l'armée de plaine prend position en avant de Fribourg et Aarau, de manière à surveiller toutes les issues du Jura et à être prêts à une concentration pour se porter en force au-devant de l'ennemi. Si l'on est attaqué par le Rhin, les dispositions préliminaires sont les mêmes, sauf que le théâtre de la lutte est changé; on prend position plus à l'orient; le centre sera à Zurich, et les ailes s'étendront plus ou moins du côté d'Aarau et de Coire. Dans les deux cas on assure ses communications avec Lucerne. Le Burgenstock est gardé provisoirement par une partie de l'armée des Alpes; une autre partie peut tenir lieu de réserve à l'armée de plaine et assurer ses derrières; peut-être en aura-t-on détaché quelques corps pour défendre telle position qu'il serait imprudent de dégarnir, celle du Luciensteig, par exemple. On l'utilise en un mot de manière à ce que toutes les milices ordinaires soient disponibles pour une première campagne de plateau. Si cette campagne est heureuse, tout est dit. Si elle est malheureuse, l'armée se retire en aussi bon ordre que possible vers sa base d'opérations; elle va se réorganiser sous la protection du Burgenstock, dans la belle vallée de Sarnen, ou ailleurs, et la guerre des Alpes commence. Peut-être l'armée ordinaire pourra-t-elle bientôt entrer une seconde fois en campagne; mais si le malheur la poursuit, si les défaites succèdent aux défaites, si elle est ramenée de nouveau dans les Alpes, si l'ennemi y pénètre à son tour, s'il envahit le pays de Schwytz, les vallées de Glaris, d'Uri, de l'Oberland, il reste pour le tenir en échec le Burgenstock, où les débris de nos bataillons malheureux vont tenir garnison, prêts à tenter encore une nouvelle campagne, et l'armée des Alpes dont le rôle devient alors prépondérant, et qui des montagnes de l'Unterwald voltige autour de l'ennemi, fondant sur lui dans toutes les occasions favorables.

Essaierons-nous d'évaluer de combien la force de résistance que la Suisse pourrait déployer ainsi, dépasserait celle qu'on peut lui supposer aujourd'hui avec ses arsenaux partout éparpillés, sans le refuge du Burgenstock, sans l'armée des Alpes pour réserve? Elle ne serait pas augmentée d'un iota, si comme quelques-uns l'on pensé, la Suisse amollie par une longue paix, avait perdu sa trempe et sa vigueur premières. Il en est des peuples comme des hommes. Il y a pour leur courage une certaine mesure de souffrances et de privations. Si la nôtre est telle que la défaillance nous gagne après un échec ou deux, à quoi bon

les forces mises en réserve ? Notre sort, dans ce cas, se décidera près de la frontière, tout au plus aux portes de Berne, non loin des champs funestes de Fraubrunnen et de la Neuenegg. Mais si le petit nombre de nos soldats et l'insuffisance de nos moyens de guerre sont notre principale faiblesse, si la vieille Suisse n'est pas morte, qui ne voit que notre force en serait peut-être quadruplée ? La chance fatale d'un désastre général au début de la campagne, d'un désastre capable de rendre impossible la défense des Alpes elle-même, serait évitée. La grande tactique moderne, la tactique des coups décisifs, des succès poursuivis à fond, des campagnes enlevées deviendrait impossible sur notre sol. Nous trouverions toujours où nous reprendre. Nous pourrions être entamés, non point écrasés. Après nous avoir battus dans la plaine, l'ennemi nous verrait prêts à le recevoir de nouveau, plus redoutables que la veille même d'une première défaite, et nous apprendrions au monde ce qu'un petit peuple libre et prévoyant, décidé à subsister, peut se réserver pour les jours de lutte suprême de ressources imprévues et de puissance de vitalité.

Est-ce bien un rêve que nous venons de faire ? ce rocher du Burgenstock l'avons-nous inventé ? N'est-il pas là, attendant qu'on le consacre à devenir l'inviolable asile de nos libertés ?¹ Ces montagnards dont le pied ne sait pas broncher et dont l'œil n'a jamais visé à faux, n'habitent-ils pas nos Alpes ? Toutes ces forces ne sont-elles pas à nous ? Elles sont à nous et nous les laissons perdre. Cependant les temps sont difficiles, et la Suisse a coutume d'être prévoyante. Peut-être verra-t-elle s'il y a quelque chose dans ce rêve qui puisse devenir une réalité. »

Tel est le « beau rêve » de E. Rambert, aujourd'hui en partie réalisé par les ouvrages du Gothard, lesquels font mieux encore puisqu'ils servent en outre et surtout de forts d'arrêt.

Dans un prochain numéro nous ajouterons quelques remarques et compléments, y compris la correspondance échangée, à ce sujet, en 1869, entre E. Rambert et le colonel Lecomte.

Nos cartes topographiques.

De divers côtés on nous demande des renseignements sur l'état de nos cartes, notamment de l'atlas Siegfried. Nous ne pouvons

¹ Le Burgenstock est indiqué par un B dans la carte jointe à notre livraison de ce jour. Réd.